



VERTIGINEUSE COMMUNION DES SAINTS

L'ADMIRABLE

« PHILANTHROPIE DIVINE » (Tite 3,4)

Dans ses longues pérégrinations à travers le désert saharien ou dans la solitude de son ermitage, le frère Charles de Jésus répétait inlassablement cette prière : « *Mon Dieu, s'il est possible, faites que tous les humains aillent au Ciel.* »

Pour le missionnaire au grand cœur, ces « humains » n'étaient pas une abstraction lointaine, ils avaient un visage, un nom, une humble histoire, une famille... C'est certainement par leur nom propre, *nominatim*, qu'il les confiait au Cœur de Jésus pendant les longues heures qu'il passait en prière auprès du Tabernacle. Quel mystère bouleversant que la rencontre de tant d'êtres singuliers et de l'interférence de leur destinée avec la sienne, avec lui, leur frère, oui ! frère universel !

« *Amour fraternel de tous les hommes : voir Jésus en tout humain ; en toute âme, voir une âme à sauver ; en tout homme, voir un enfant du Père céleste ; être charitable, paisible, humble, courageux avec tous ; prier pour tous les humains ; offrir les souffrances pour tous...* » (STATUTS DE L'UNION COLONIALE CATHOLIQUE, n° 5)

Tous ces hommes et ces femmes qu'il rencontrait, il les aimait d'emblée, puisque son Père céleste, qui leur donnait d'exister, les avait placés sur sa route. « *Si tu savais le don de Dieu... Tu existes !* » S'il



SAINT CHARLES DE FOUCAULD (1858-1916).
Canonisé le 15 mai 2022.

avait été métaphysicien, il aurait certainement formulé son émotion à la manière du franciscain Jean Duns Scot, qui s'engagea à la recherche du « *mystère éblouissant de l'ipsissime personne individuelle* », convaincu que « *dans cette mystérieuse contemplation intime de soi et des autres, nominatim, chacun par son nom propre ! est toute la richesse, la splendeur, la joie de la destinée humaine temporelle et éternelle.* » (CRC n° 319, janvier 1996, p. 34)

Nous sentons bien que nous sommes des êtres relationnels et que là est notre bonheur.

Le pape François écrit, dans le même esprit franciscain, que « *nous atteignons la plénitude quand nous brisons les murs pour que notre cœur se remplisse de visages et de noms !* » (FRATELLI TUTTI, n° 195)

Mais saint Charles de Foucauld n'avait pas pour vocation de rédiger des traités de métaphysique ; sa mission à lui était de prier et de se sacrifier. Et en pensant aux âmes croisées dans la fraternité de Béni-Abbès ou dans les environs de Tamanrasset et, par-delà le désert, à tous les humains créés par Dieu, il reprenait son acte d'espérance : « *Mon Dieu, faites que tous les hommes soient sauvés.* »

D'abord lui apparaissaient les visages les plus tendrement aimés : sa chère cousine Marie de Bondy, son directeur l'abbé Henri Huvelin, sa petite sœur

chérie "Mimi"; âmes désormais loin de lui, là-bas à Paris ou à Dijon, mais toutes proches par la foi, unies intimement à lui par la charité la plus vive. Dans sa prière apparaissaient aussi, vision plus douloureuse, les traits d'amis chers à son cœur, mais plongés dans les ténèbres de l'incroyance, tels Henri de Castries ou le géographe Duveyrier...

Il y avait beaucoup de Français aussi dans ce Sahara, qui œuvraient pour sa conquête et sa colonisation : ils avaient en Charles de Foucauld un Père dévoué et un ami fidèle. Comment cet ancien officier aurait-il oublié de prier pour le commandant Laperrière, le capitaine Regnault ou encore les soldats blessés d'El Moungar qu'il partit soigner et reconforter ?

Et, bien sûr, son cœur s'ouvrait grand pour tous ces habitants du désert auprès desquels Jésus l'avait envoyé, comme prémices de son Règne à venir. « *Je veux habituer tous les habitants chrétiens, musulmans, juifs et idolâtres à me regarder comme leur frère, le frère universel* », écrit-il en 1902 à Marie de Bondy. Mais quelle différence entre les chrétiens et les autres ! Les Harratins, esclaves noirs, universellement méprisés, vivent à peine mieux que des animaux... Et à fréquenter les fiers Touareg, peuple guerrier, le frère Charles est bien vite écœuré : « *On se croirait dans un camp d'apaches !* » Arabes et Berbères ne valent pas mieux, encore que ces derniers soient plus ouverts au discret rayonnement du missionnaire.

De Béni-Abbès à Tamanrasset, l'islam et l'ignorance maintiennent les populations « *dans une vie très matérielle, très vicieuse, très pécheresse [...]. Dans le filet à mailles serrées dans lequel le démon tient détenues ces pauvres âmes qui, par suite du mauvais exemple universel, tombent presque toutes dans le péché mortel dès l'âge de raison, il semble qu'à moins de miracle, il n'y a qu'une voie à suivre : d'abord apprivoiser, faire tomber les préjugés [...].*

« *Pour les âmes de bonne volonté, restées pures au milieu de la corruption universelle, il y aura des exceptions, elles pourront en peu de temps franchir les divers degrés et arriver à la vérité. Les enfants sortis en bas âge de leur milieu et élevés chrétiennement, loin de leur pays et du contact musulman, pourront aussi être dès maintenant catholiques. Mais ce ne seront que de rares exceptions... Pour la masse, à moins de miracle, ce seront de très longues années, des siècles... Mais ce miracle, Jésus ne le fera-t-il pas ? Il aime, il peut tout. "Demandez et on vous donnera", a-t-il dit. Ne pouvons-nous pas, ne devons-nous pas demander, nous offrir, espérer ? Oh, si ! "La charité espère tout." Et comment ne pas espérer quand on croit au Cœur de Jésus ?* » (Frère Bruno de Jésus-Marie, Charles de Foucauld, FONDATEUR DE CHRÉTIENTÉ. MOINE-MISSIONNAIRE ET MARTYR, p. 209-210, Lettre du 25 juillet 1905.)

En attendant le moment où il pourrait leur prêcher sans voiles la Bonne Nouvelle de leur rachat par le Sacrifice de Jésus, c'est déjà par leur nom propre qu'il devait les confier tous, amis et ennemis, au Divin Maître : les pauvres infidèles du Maroc, les esclaves rachetés de Béni-Abbès ou encore, plus tard, Moussa ag Amastane, Ouksem, et même El Madani, celui qui le trahira.

Pas plus que Notre-Seigneur dans l'Évangile il ne se faisait d'illusion sur l'état des pauvres âmes dépourvues de grâce qui l'entouraient. Mais, certainement, de discrètes bonnes actions, des ouvertures au bien presque imperceptibles devaient l'encourager dans son labeur ingrat "d'apprivoisement" des âmes. Tout n'était pas perdu, un jour viendrait où la moisson serait abondante, pourvu que la France soit fidèle à sa vocation colonisatrice et à sa foi catholique... Ce jour des moissons évangéliques pouvait sembler lointain, le frère Charles était prêt, « *pour l'extension du Saint Évangile, à aller jusqu'au bout du monde, à vivre jusqu'au Jugement dernier* ». Et il reprenait sa prière : « *Mon Dieu, faites que toutes les âmes aillent au Ciel.* »

Cet acte d'espérance sans cesse renouvelé par le Père de Foucauld durant toute sa vie d'imitation de Jésus, nous le trouvons exprimé aussi dans une « Page mystique » de notre Père, son vrai disciple pour l'amour ardent du Sacré-Cœur et le zèle du salut des âmes. Comme Charles de Foucauld, notre Père ne peut pas se contenter de réciter son acte d'espérance à la première personne du singulier : « *Si j'espère pour moi votre grâce en ce monde et le bonheur éternel dans l'autre, je les espère aussi et plus ardemment pour chacun de mes proches, de mes frères, de mes sœurs. Pas un seul instant, méditant depuis plus d'un an sur cette béatitude que vous nous préparez, je n'ai songé qu'à moi seul. Seul ? Cela n'aurait pas de sens !* » Et, bientôt, notre Père se sent pressé d'élargir sa prière à d'autres âmes, de plus en plus éloignées, dans l'espace et dans le temps même...

« *Votre Ciel est si beau ! Nous y serons tellement heureux qu'à cette seule pensée nous avons de la bonté à revendre, Seigneur, et le désirons à tous, comme vous devez certainement le vouloir, Vous ! Je vois en imagination, par un mouvement du cœur, ces millions, ces milliards d'êtres humains, vos frères, vos sœurs de sang, ô Jésus, dont la brève existence n'a été que misère, l'Esquimau sur sa banquise, l'Indien des hauts plateaux andins, les affamés du bord du Gange. Je ne cherche pas l'exotisme, je songe aux plus pauvres, aux plus délaissés des hommes, et je vous supplie d'ouvrir à ces multitudes pitoyables votre beau Ciel de gloire à la fin.*

« *Si vous me permettez de formuler cette prière, Vous qui ne faites rien sans sagesse, si vous avez créé dans mon cœur cette faculté de compassion sans*

limites, si vous avez voulu que je vous fatigue et vous obsède, avec l'Église des siècles, de cette demande de salut éternel pour tous les pauvres gens de la terre et tous nos morts, sûrement, c'est que ma prière doit avoir une force et que vous en tirez quelque bien pour les âmes. Cette pensée me donne tant de ferveur ! La bonté de mon cœur a pour vocation éternelle de toucher, d'exciter la vôtre ? Oh ! alors, comme je vais prier davantage ! »

L'apparition de Notre-Dame aux Valinhos, le 19 août 1917, nous replonge, chaque fois que nous en faisons mémoire, dans ce vertigineux mystère de la communion des saints. Sœur Lucie raconte qu'après avoir pris un air plus triste, la très Sainte Vierge leur dit :

« Priez, priez beaucoup et faites des sacrifices pour les pécheurs, car beaucoup d'âmes vont en enfer parce qu'elles n'ont personne qui se sacrifie et prie pour elles. »

C'est une parole formidable, que les théologiens ne peuvent pas expliquer, disait notre Père. Notre-Dame nous dit que Dieu veut avoir besoin de nos prières pour sauver les âmes plongées dans les ténèbres du péché. C'est un encouragement céleste, empressé, angoissé même, à nos prières et à nos sacrifices. Les petits voyants, à jamais saisis par la vision de l'enfer du mois précédant, y répondirent héroïquement, se livrant à de grandes mortifications et à d'incessantes prières. Dans ce même esprit, celui de Fatima et celui de saint Charles de Jésus, notre Père continue son immense acte d'espérance :

« Toute la misère du monde m'étreint ce matin. Un fragment de poème perdu, de Simonide de Céos, chante en ma mémoire, vieux de vingt-cinq siècles : "Dorme mon bébé et que dorme la mer, et dorme notre immense infortune." Comment ! sur quelque rivage de l'immense mer étrangère, en quel temps et quelle terre, une mère berçait ainsi son bébé en désespoir sous un ciel aveuglant de dure lumière, sans que ta Bonté ne perce la nue et ne coure à son secours ? Dieu, ô Dieu, mon Prince d'espérance, n'as-tu pas soulagé cette détresse et ri à l'enfant qui pleurait dans les bras de sa mère ? Je ne veux pas que dorme l'océan et que l'enfant meure dans un univers ignorant de sa peine. Sur ce monde de la douleur et de la résignation, Seigneur, Seigneur, ta Croix aussi est dressée. Viens à son aide, et sauve-le !

« Mon Ciel, notre Ciel à nous tous, vos fils de prédilection, écoutez mon Dieu, ce serait qu'à notre prière l'enfant sourie à l'espérance et que renaisse la joie dans le cœur de sa mère au rêve d'un grand paradis ouvert à tous ceux qui étaient perdus ! Ce sont nos frères et nos sœurs par le sang, et nos enfants selon l'amour. La terre leur a été dure. La

vie ? Écoutez le poète, voyez, une immense infortune, une détresse comme la mer... Et ils ne savaient pas qu'un Père tout-puissant les couvait d'un regard bienveillant. Oh ! mon Dieu, que par nous dans le Christ votre amour remonte aux origines, regagne jusqu'aux îles lointaines, aux confins des déserts, s'étende à toute mère et tout bébé suspendu à ses mamelles desséchées pour leur donner à tous ce que vous nous donnez à nous, qui ne sommes pas meilleurs que nos frères, avec tant d'abondance.

« Ou alors, Vous n'êtes pas juste ! Mais que dis-je là, quel blasphème ? Comment ne serait pas juste Celui qui est la source de tout amour et de la miséricorde infinie ! Alors me voyant, moi l'indigne, moi l'infidèle, moi l'heureux de la vie et votre enfant gâté, sur le chemin du Ciel sans mérite ni particulière peine, j'espère avec une ferme confiance que vous donnerez, que vous donnez, que vous avez depuis des millénaires déjà donné avec une immense libéralité à tous les humains mes frères et surtout aux pauvres, aux affamés, aux désolés, votre grâce en ce monde et pour dédommagement la Vie éternelle dans l'autre. Eux qui ont si peu vécu, si tristement vécu ici-bas, vous les introduirez par les mérites de Jésus-Christ dans la vraie Vie, la Vie qui ne finira pas. Et je verrai la mère sourire à son bébé, victorieuse, face à la mer éclatante, éveillant les chants de l'aède grec. J'en ai la ferme confiance, et comment une si noble confiance, placée si haut, en Vous mon Dieu, serait-elle déçue ? Notre merveilleux acte d'espérance, je le vois enfoncer les grandes portes du Ciel et les ouvrir à tous les humains.

« Non pas évidemment aux riches, aux puissants, aux orgueilleux, aux dominateurs, aux gens de haine et de luxure, certes ! C'est déjà consternant, affreux. Pour moi qui ne sais ni ne vois comme Vous, mon Dieu, très saint et très juste Juge, la noirceur de leurs crimes et n'ai pas à en juger, c'est un profond mystère. Pour ceux-là même j'ose vous prier, Jésus, car j'aurais bien pu en être et le pourrai encore... Très humblement, je me trouble à la pensée qu'ils n'auront pas voulu de votre amour et qu'ils en seront immensément, éternellement punis par la perte du Ciel, de la consolation de votre Face. Les bourreaux peut-être, mon Dieu, mais non leurs victimes ! La terre est si belle pour moi et le Ciel est si beau, là-haut, devant nous, que j'espère pour tous les pauvres de la terre la bonne récompense du Ciel auprès de Vous, mon Dieu. Et sourie mon bébé et que chante la mer, et chante mon immense espérance ! » (PAGE MYSTIQUE n° 99, "Les pauvres gens", juillet 1977)

La révolte d'Adam et Ève, puis leur chute, a ouvert un drame d'ampleur cosmique (*IL EST RESSUSCITÉ* n° 255, mai 2024, p. 8-9) et la pauvre humanité gémit depuis lors sous la triple tyrannie du Péché, de

la Mort et du Diable. « *Dieu qui les laisse régner à l'excès dans le monde, les fait ainsi servir à ses desseins de miséricorde. Il sait que son enfant prodigue, au bout du malheur, se lèvera, rejettera ses liens et se mettra en marche vers lui pour implorer son pardon.* » (LETTRE À MES AMIS n° 228, p. 7)

Telle est l'histoire pitoyable de l'humanité, histoire de la misère de l'homme, de son « *immense infortune* », et des cheminements secrets de la miséricorde divine pour sa créature tombée si bas et toujours aimée. Ainsi, l'Église a constamment enseigné, depuis saint Paul, que « *Dieu veut que tous les hommes soient sauvés et parviennent à la connaissance de la vérité* » (1 Tm 2, 4). Pour cela, en dépit du péché d'Adam, Il a conservé à tout homme les forces inaltérables de la nature et dispensé avec suffisance les secours de la grâce, en vertu de la Croix du Christ. Alors ? Faudra-t-il, avec tous les optimistes et les humanistes, d'hier et d'aujourd'hui, exalter la dignité humaine comme infinie, inaliénable, « en toute circonstance » ? Fort bien, mais le même saint Paul constate ailleurs que « *tous se sont dévoyés, ensemble ils se sont corrompus. Il n'en est pas qui fasse le bien, non pas un seul* » (Rm 3, 12). Alors : indignité absolue ? Et voici les augustiniens de « série noire », les jansénistes et pessimistes de toutes les époques qui se dressent contre l'homme, créature répugnante. Désespérante alternative !

Le Père de Foucauld n'a pas disserté sur la dignité humaine, il ne s'est pas livré à de savantes spéculations sur l'homme créé à l'image de Dieu (Gn 1, 26-27). Lui, il priait beaucoup et faisait des sacrifices pour hâter le Règne de Jésus au Sahara.

C'est à notre Père que nous sommes redevables d'avoir ouvert une nouvelle voie dans la théologie et la morale catholiques, grâce à sa découverte métaphysique libératrice.

Retenons déjà de lui cette leçon de sagesse humaine et biblique :

« *Optimisme, pessimisme sont des excès d'amour ou de haine de soi, aussi injurieux l'un que l'autre au Dieu qu'ils ignorent et qui tient la balance ferme, à mi-chemin du bien et du mal. Le monde est un mixte, comme disaient les Anciens, et cela suffit à nous détourner d'y établir notre demeure permanente ou d'en prendre une vision grandiose qui recèlerait dans ses flancs l'infini.* » (LETTRE À MES AMIS n° 223, p. 2)

C'est ce que chante le psalmiste dans le psaume 102, l'un des plus chrétiens du recueil, sur lequel s'achève chaque semaine la récitation du bréviaire :

« *Comme un père pardonne à ses enfants, ainsi pardonne le Seigneur à ceux qui le craignent ; Car il sait de quoi nous sommes façonnés. Il se souvient que nous sommes poussière.*

L'homme ! ses jours sont comme l'herbe et la fleur des champs qui se flétrit :

Qu'un souffle passe sur lui et il n'est plus, et rien ne marquera plus sa place.

Mais la miséricorde du Seigneur pour qui le craint est de toujours à toujours... »

VERS LA FRATERNITÉ UNIVERSELLE ?

Le pape François, quant à lui, se veut résolument optimiste. Sans faire œuvre de métaphysicien, son intuition la plus intime est que toute l'humanité a été créée pour la communion. Sa pensée est ainsi profondément relationnelle, comme en témoigne sa longue encyclique de 2020, *FRATELLI TUTTI*, dans laquelle il a mis tout son cœur. « *Faits pour l'amour, nous avons en chacun de nous une loi d'« extase » : sortir de soi-même pour trouver en autrui un accroissement d'être. Voilà pourquoi l'homme doit de toute manière mener à bien cette entreprise : sortir de lui-même. Mais je ne peux pas réduire ma vie à la relation avec un petit groupe, pas même avec ma propre famille, car il est impossible de me comprendre sans un réseau de relations plus large : non seulement mon réseau actuel, mais aussi celui qui me précède et me façonne tout au long de ma vie.* » (nos 88-89)

Ce document placé sous le patronage de saint François d'Assise se conclut sur un éloge enthousiaste de la vie de Charles de Foucauld (n° 287). Le Pape prétend en effet partager la vocation de « frère universel » du Père de Foucauld et sa noble ambition de réapprendre aux hommes la joie de s'aimer comme des frères, afin que, de proche en proche, le monde entier ne forme plus qu'une famille unie dans notre « maison commune » : « *De l'Évangile de Jésus-Christ surgit pour la pensée chrétienne et pour l'action de l'Église le primat donné à la relation, à la rencontre avec le mystère sacré de l'autre, à la communion universelle avec l'humanité tout entière comme vocation de tous.* » (n° 277) Le bonheur est là, de s'aimer les uns les autres, tous, tous, tous, sans exclusion, afin de ne former qu'une seule communauté. La morale qui en résulte vise donc à oublier ce qui nous divise, et nous incite à sortir à la rencontre du prochain afin de nouer avec lui une relation de fraternité.

Bien que le ton passionné, concret, (trop) humain de *FRATELLI TUTTI*, semble aux antipodes des ratiocinations peu éloquentes de *DIGNITAS INFINITA*, texte réécrit pendant cinq ans par les théologiens du Dicastère pour la Doctrine de la Foi, les deux documents sont très liés. Nous apprenons en effet, dès l'introduction du cardinal Fernández, que le Pape leur a demandé de rédiger ce précis « *d'anthropologie chrétienne [...] dans la ligne de l'encyclique Fratelli tutti* ». Quelques lignes plus loin, le Cardinal

nous donne la clé de lecture de cette déclaration et nous montre que les deux textes romains se répondent. Pour que son rêve de fraternité universelle et la morale qui s'y rapporte soient acceptés par tous, croyants de toutes les religions et incroyants, le Pape doit les fonder sur une anthropologie, une définition de l'homme, qui fasse consensus. Ce fondement sera la nature humaine qualifiée par sa dignité absolue : « À cet égard, la Déclaration s'efforce de montrer qu'il s'agit d'une vérité universelle, que nous sommes tous appelés à reconnaître. » Ce n'est qu'en « reconnaissant la dignité de toute personne humaine que nous pouvons faire revivre entre tous une aspiration mondiale à la fraternité. » (FRATELLI TUTTI n° 8 ; DIGNITAS INFINITA n° 6)

Ce fondement naturel et universel de la morale qu'ils veulent proposer au monde, il est bien évident que les théologiens romains et le Pape lui-même ne pouvaient le définir autrement. En effet, le concile Vatican II est la seule source autorisée des études ecclésiastiques, et le Concile est tout à la gloire de « l'éminente dignité de la personne humaine, supérieure à toutes choses et dont les droits et les devoirs sont universels et inviolables » (DIGNITAS INFINITA n° 16 citant GAUDIUM ET SPES n° 26). L'œuvre de DIGNITAS INFINITA sera donc avant tout de refonder, de reclarifier et finalement de durcir l'anthropologie conciliaire, en renouvelant l'allégeance de l'Église à l'idéologie des droits de l'homme, car « dans la culture moderne, la référence la plus proche au principe de dignité inaliénable de la personne est la Déclaration universelle des droits de l'homme, l'une des plus hautes expressions de la conscience humaine » (n° 23).

Lorsqu'ils en viennent à retracer la généalogie de ce concept, les rédacteurs invoquent l'autorité de saint Thomas et de ses disciples personalistes du vingtième siècle (n° 13). Aussi, quelle impression de sûreté se dégage sous leur plume : n'ont-ils pas pour eux le substantialisme d'Aristote et de saint Thomas ! « Il convient de rappeler que la définition classique de la personne en tant que "substance individuelle de nature rationnelle" [en note : références à Boèce, saint Bonaventure, saint Thomas !] explicite le fondement de sa dignité. En effet, en tant que "substance individuelle", la personne jouit d'une dignité ontologique (c'est-à-dire au niveau métaphysique de l'être lui-même). » (n° 9) En revendiquant cette filiation thomiste, ils n'ont hélas ! que trop raison, ainsi que l'a démontré notre Père (IL EST RESSUSCITÉ n° 255, mai 2024, p. 6).

Aussi, dès l'introduction de son cours de Morale totale en 1985, en retraçant cette histoire de la morale chrétienne classique, notre Père choisissait résolument une autre voie : « J'arrête dans la voie d'Aristote

et de saint Thomas, et je dis que l'être humain est beaucoup plus riche que ce que sa nature abstraite, universelle et nécessaire lui dit. Bref, je vais faire un eudémonisme, une recherche du bonheur de la personne vivante, de chacun d'entre nous dans sa totale personne. » Car le fondement substantialiste de la morale traditionnelle, cette vue de l'homme comme « substance individuelle de nature rationnelle » ne peut pas déboucher sur une morale relationnelle. Il n'y a pas de passage possible, même en qualifiant cette nature humaine d'infiniment digne, d'infiniment respectable en soi-même et dans les autres. Cette philosophie aboutit nécessairement à un solipsisme, à une morale égocentrique et à l'exclusion de tous les "déchets de la vie", tous ceux qui ne sont pas capables de réaliser pleinement leur nature ; précisément tous ceux vers qui le pape François veut que nous nous tournions...

La seconde partie de DIGNITAS INFINITA : *Quelques violations graves de la dignité humaine*, ajoutée par le Pape lui-même, constitue d'ailleurs l'aveu d'échec de cette morale des droits de l'homme et de Vatican II, après plusieurs décennies d'efforts. « Votre morale naturelle, historiquement, c'est une évidence, est inefficace à transformer l'homme. » Il fallait briser ce carcan étouffant, tellement peu chrétien qu'il a conduit au mépris de Dieu et au culte de l'homme. Et le mérite, immense, en revient à notre Père.

L'ADHÉSION AU DIEU DE L'ALLIANCE.

Dans la conférence charnière de son cours de Morale totale intitulée « MORALE NATURELLE OU SUR-NATURELLE ?... RELIGIEUSE ! » en mars 1986, notre Père fait une nouvelle démonstration de la fécondité de son intuition métaphysique. Pour établir une morale fondamentale, vraiment nécessaire et universelle, il faut remonter avant la distinction entre essence et existence, avant la nature et la surnature, il faut remonter à ce don par lequel Dieu nous pose dans l'existence. « Au lieu de votre morale de l'essence humaine, de l'animal raisonnable, je vous pose la morale de cette relation à Dieu, de cette alliance fondamentale. Dieu me donne l'être avec des desseins de bienveillance sur moi. Il me fait connaître qu'il me donne l'être, afin que je connaisse sa bienveillance et que je lui en sois reconnaissant. C'est vraiment tout à fait élémentaire, que nous soyons Iroquois, Esquimaux, Français ou Malabars, tout homme venant en ce monde a dans son être cette première et élémentaire révélation de l'amour de Dieu, qui crée en lui un besoin de réponse. C'est la morale fondamentale, capable de réunir l'homme avec Dieu, comme Dieu l'a cherché. » Comment qualifier ce don de l'être, si précieux, si bouleversant ? "Dignité ontologique infinie" ! s'exclament aussitôt

les modernes. Mais c'est fou : Dieu ne crée pas un autre dieu en face de Lui ! Que sommes-nous ? Des êtres faibles, fragiles, mortels, de minuscules poussières à la surface de la terre qui elle-même... et cependant, nous existons ! JE SUIS nous pose dans l'existence. Ce don d'amour, notre Père le qualifie de « *première alliance* » – inaliénable tant que dure notre vie mortelle –, nouée entre Dieu et sa créature.

Dans cette alliance, Dieu donne à l'homme à la fois d'exister et la force naturelle de se retourner vers Lui, son Tout. En effet, au sens théologique, nous sommes encore dans l'ordre naturel, c'est-à-dire avant toute révélation, avant toute grâce surnaturelle : en échange de ce don d'amour bienveillant, l'homme est sollicité de croire, d'espérer et d'aimer et par cet acte religieux, il fait son salut éternel. « *Tous les hommes se trouvent un jour ou l'autre pressés de choisir d'aimer ce Dieu qui les crée, ou de s'émanciper de Lui et de se perdre.* » Cet acte religieux, qui correspond au désir le plus profond que Dieu a mis en nous, notre Père le nomme « *adhésion* » ou « *consentement* » à Dieu ; c'est un mouvement intime de reconnaissance et de coopération au dessein de Dieu. « *Tous les hommes peuvent ainsi être sauvés, et ma morale n'est ni naturelle ni surnaturelle. Elle est religieuse.* »

Hélas, l'Écriture sainte nous révèle ce que l'histoire de l'humanité nous faisait pressentir : « *Cette morale si fine que je vous explique est à la portée de tous les hommes en principe, mais étant donné le péché originel et le péché de chacun, étant donné ce que les scolastiques appellent le fomes peccati, ce besoin de révolte, ce besoin de désordre qui est dans l'homme, il sera très difficile à l'homme de retrouver cette virginité première du regard, de l'intelligence et du cœur, afin de saisir cette Alliance que Dieu lui propose. C'est pour venir au secours de cet homme qui se perdait dans le péché que Dieu lui parle, par Noé d'abord, par Abraham, par Moïse et enfin par Jésus-Christ, mais c'est toujours la même alliance. Seulement, c'est une alliance où Dieu se montre davantage, parle davantage à l'homme de ses desseins, de telle manière que l'homme, si sourd, si méchant qu'il soit, se trouve comme cerné par l'amour de Dieu et pressé d'y répondre.* » Ainsi une morale surnaturelle se greffe sur la morale fondamentale naturelle, sans pour autant l'annuler. C'est ce que les missionnaires constatent en arrivant dans les pays païens pour y prêcher le Christ ; ils y trouvent des âmes toutes proches, qui adhèrent tout de suite à l'Évangile, parce qu'elles avaient déjà adhéré à cette « *première alliance* ».

L'adhésion à Dieu est d'abord acte de reconnaissance pour le don de l'existence continué à chaque instant, mais ce mouvement de consentement doit

ensuite s'étendre à tout l'être, c'est-à-dire aux exigences de notre nature d'animal raisonnable, que nous retrouvons là, et à celles de tout le réseau de relations humaines dans lequel Dieu nous a placés. Dieu n'a pas fait de nous des monades : « *Seul ? Cela n'aurait pas de sens !* » L'autre partie de la Morale totale, après les devoirs à rendre à Dieu, sera donc consacrée aux trois grands types de relations humaines qui nous constituent et que nous sommes appelés à parfaire selon la volonté de Dieu : paternité et filiation, relation conjugale et relation d'amitié ou de citoyenneté.

Ces relations qui n'étaient que secondaires, accessoires dans la Morale classique, prennent maintenant toute la place, car Dieu a fait de nous infiniment plus que des animaux raisonnables : nous sommes des êtres relationnels. « *À ce moment-là, tout d'un coup, je me suis aperçu qu'être parfaitement père et fils et ami, c'était précisément la perfection de Dieu, notre Créateur. Ce Dieu qui est trois Personnes ayant des relations mutuelles n'a pas pu créer notre être sans que par ce gros câble créateur, cette relation constituante de ma personne, ne passe la forme trinitaire ; ainsi, je suis à l'image de mon Créateur, trinitaire. Donc, quand nous aurons réalisé cette morale tout à fait horizontale avec nos pères, avec nos fils, avec nos époux, épouses et avec nos amis, nous aurons réalisé, pour ce qui est de nous, notre intégration au mystère de la communion trinitaire.* »

Dans cette lumière relationnelle, nous pouvons donc faire une exégèse "totale" de ce fameux verset de la Genèse qui revient constamment dans *DIGNITAS INFINITA* (n^{os} 1, 11, 12, 13, 18, 21, 22, 38, 60 !) : « *Dieu créa l'homme à son image, à l'image de Dieu il le créa, homme et femme il les créa* » (Gn 1,27).

L'exégèse relationnelle qu'en fit notre Père dans sa conférence de kérygmatique sur « *L'amour devant Dieu* » (CRC n° 65, février 1973) est une application morale positive de son intuition.

Ne considérer, dans le récit de la Genèse, que la seule création de la nature humaine, d'un animal raisonnable asexué, centre et sommet de la création, est une vision profondément appauvrissante, meurtrissante de notre vie réelle sur la terre. C'est « *homme et femme* » qu'Il les créa, et d'ailleurs, « *c'est toute la création qui est profondément marquée du signe sexuel, de la dualité du mâle et de la femelle. Pourquoi ?* » (*ibid.*, p. 11) Ni la théologie traditionnelle, rétive à de telles perspectives, ni la théologie moderne, médiocrement humaniste, n'ont donné d'explication à cette mystérieuse relation entre Dieu et le couple humain, qui se trouve pourtant à la première page de la Bible ! Il fallait pour cela une théologie trinitaire, et c'est là que le bât blesse. Depuis que Notre-Seigneur nous a révélé ce grand mystère, il

ne devrait plus être concevable pour un chrétien de faire de la théologie et de la morale sans référence adorante à la Très Sainte Trinité, Père, Fils et Saint-Esprit. Comment se peut-il alors que le grand Mystère de notre foi soit quasi absent de *DIGNITAS INFINITA* (une vague allusion au n° 21), comme de *FRATELLI TUTTI*, et de tout le Magistère conciliaire ?

Dans le cas de la relation d'époux à épouse qui nous occupe ici, l'enjeu est crucial, « *il s'agit même du plus sacré de la vie humaine : de savoir si le couple humain est l'association de deux personnes égales et autonomes, ou s'ils sont à eux deux, homme et femme, dans leur subordination l'un à l'autre et tous deux au Créateur, l'image et la ressemblance de Dieu. L'anatomie le suggère et la biologie le montre mieux, mais c'est la Révélation qui va le mettre en pleine lumière : Dieu, l'homme et la femme entretiennent entre eux trois une très profonde et mystérieuse union. Dieu le Père est la Source, il est Tout. L'Homme sorti de Lui est à l'image et à la ressemblance du Fils qui est la Force, la Sagesse, le Verbe de Dieu. Adam est à la ressemblance de la Deuxième Personne, il est avec Dieu et dans une certaine mesure déjà, comme Dieu. Il est dans le monde créé, le Chef qui doit croître et se multiplier, et dominer. La Femme, tirée par Dieu d'Adam, est l'image et la ressemblance du Saint-Esprit, qui est l'Amour, le Don, le doux rayonnement de la joie divine. Ève est le terme de la création, en qui la force se fait tendresse et la sagesse recueillement, joie et amour. Mieux que l'image du Divin Esprit, la Femme est appelée à en être le sanctuaire. De cette doctrine découle une merveilleuse morale, une morale mystique, et ce n'est pas de trop pour redresser la vie sexuelle de l'humanité.* »

Et l'analogie trinitaire ne s'arrête pas là, elle se prolonge dans la considération de la fécondité de ce couple qui « *produit de nouveaux êtres et de nouvelles vies à la ressemblance de la fécondité divine créatrice, par un don du Père et par la puissance génitale de l'homme dans l'épouse féconde* » (*ibid.*, p. 12).

LE SANG DES MARTYRS, SALUT DE L'ÉGLISE.

Nos relations étant conçues à l'image et ressemblance de la Sainte Trinité, nous comprenons donc à quel point leur négation ou leur corruption sont offensantes à Dieu et destructrices de notre propre être, absolument contraires à notre dignité, plus précisément à notre vocation. Les paroles angoissées de sainte Jacinthe de Fatima, en 1919 et 1920, nous apparaissent alors dans tout leur caractère tragique : « *Notre-Dame a dit que le péché de la chair est celui qui conduit le plus d'âmes en enfer... [...] Les péchés qui offensent le plus Dieu sont les péchés de la chair. Ah ! j'ai beaucoup de peine pour Notre-*

Dame ! J'ai beaucoup de peine... » (*FRANCISCO ET JACINTA*, p. 390)

Les auteurs de *DIGNITAS*, dressant la liste des « *violations graves de la dignité humaine* », recensent avant tout des péchés de cet ordre, tant il est évident que le monde moderne, dans sa révolte contre Dieu, est obsédé par les tentations de la chair. Mais il faut en chercher la cause précisément dans cette exaltation de la dignité humaine qui constitue chacun dans son autonomie et dans le refus de toute subordination. Et d'égarément en égarement plus grand, l'homme appelé par Dieu à l'égalité divine, s'enfoncé dans un cloaque de luxure. Et il est terriblement accusateur pour la morale conciliaire de ne voir figurer dans cette liste ni le divorce et l'adultère, ni la stérilité programmée, ni surtout le vice contre nature. Ce sont là pourtant des contrefaçons de l'amour humain absolument opposées au don d'amour de Dieu à sa créature...

Alors, puisque les hommes d'Église ne font plus leur travail, nous voyons se déchaîner la lutte du fils contre son père, de l'épouse contre son époux et finalement de tous contre tous. Pendant ce temps, la hiérarchie se console de son échec dans l'illusion d'une fraternité universelle possible sans distinction de religion, mais ce ne sont que des mots. Comment ont-ils pu oublier que, depuis le Vendredi saint, une telle « *coexistence pacifique est un rêve de paradis perdu* », l'humanité se partageant en deux camps, « *l'un pour porter la Croix* », l'autre « *pour frapper encore Jésus qui la porte plus que nous* » (*LETRE À MES AMIS* n° 136, p. 2).

Il n'y a que dans l'Église, visiblement ou invisiblement déjà, que cette réunion de l'humanité peut se réaliser, comme un Corps mystique dont le Christ est le Chef et la Vierge Marie la Mère. Mais le Pape n'en est pas satisfait et veut rêver plus grand...

Notre-Dame de Fatima, anticipant ces temps terribles que nous vivons, est venue nous exhorter à la prière et au sacrifice et à placer notre espérance dans le sang des innombrables martyrs, mêlé au Précieux Sang de Notre-Seigneur.

Le matin même de son martyre, le 1^{er} décembre 1916, le Père de Foucauld écrivait à Marie de Bondy : « *Notre anéantissement est le moyen le plus puissant que nous ayons de nous unir à Jésus et de faire du bien aux âmes...* » Quand on a, comme lui, « *crié l'Évangile par toute sa vie* » et manifesté aux hommes la charité du Cœur de Jésus, la dernière preuve d'amour à donner est de verser son sang, car c'est le sang des martyrs qui rassemble et sauve l'Église :

« *Sous les deux bras de la Croix, il y avait deux Anges, chacun avec un vase de cristal à la main, dans lequel ils recueillaient le sang des Martyrs, et avec lequel ils arrosaient les âmes qui s'approchaient de Dieu.* »

(père Louis-Gonzague de la Bamba).

CENTENAIRE DE GEORGES DE NANTES

NOTRE PÈRE (6)

VICTOR QUIA VICTIMA

VAINQUEUR *parce que victime.*» En octobre 1969, notre Père donnait ce titre à son éditorial en s'inspirant de l'exemple de saint Thomas Becket :

« *C'est à Dieu, écrivait l'archevêque de Cantorbéry, désavoué par le Pape et abandonné par tous, que je confie le soin de ma cause, à Dieu pour qui je suis proscrit et exilé ; qu'il apporte à tant de maux le remède qui paraîtra convenable à sa sagesse.* »

Tandis que notre Père s'imprégnait de la vérité de l'apparition de Notre-Dame de La Salette et de l'importance de son message (CRC n° 324, juillet-août 1996, p. 1-30), dans la suite "orthodromique" des apparitions du dix-neuvième siècle, il comprit le 3 avril 1996 (son soixante-douzième anniversaire !) comment l'Immaculée Conception est le mystère central révélé en ce siècle.

La proclamation de ce dogme en 1854 fut une victoire, préparatoire à la publication de l'encyclopédique *QUANTA CURA* et du *SYLLABUS*, en 1864.

Victoire sur les œuvres du Diable que sont le libéralisme et le rationalisme, et sur « tant de maux » qui en découlent.

Tel était « *le remède qui paraissait convenable à sa sagesse* », car c'est par la dévotion à l'Immaculée Conception que Dieu veut accomplir le salut du monde, à la fin des temps.

Ayant réussi, en son exil forcé de Hauterive, la « *difficile conciliation* » d'une intime union à la Sainte Trinité, avec cette « *polémique épouvantable* » contre un Concile qu'il faut jeter au feu pour le salut des âmes, notre Père s'est consacré à l'Immaculée en 1997, et lui a « *passé la main* ».

En juillet 1993, il s'était vu proposer par le Sacré-Cœur de Jésus un contrat :

« *Je me suis trouvé intérieurement très bouleversé, nous confia-t-il, par une sorte de marché qui m'était proposé, donc imposé par mon unique Maître et Sauveur,*

ma Sainte Mère y participant des deux côtés, de Lui et de moi : plutôt que le martyr maintenant, vingt-cinq ans de vie pour porter du fruit, mais à condition que celle-ci soit déjà une sorte de mort corporelle, dont la façon doit se tirer de la consécration formulée par mère Marie du Divin Cœur. »

« *Voilà ! C'est tout, c'est bref, j'ai dit OUI.* »

Tout a commencé par l'exil décrété par Mgr Daucourt. Comme la *PRIÈRE DE L'AGONIE* composée par mère Marie du Divin Cœur l'exprimait précisément, par ces paroles que notre Père récitera, en toute vérité, dans la chapelle des hôtes du monastère d'Hauterive, chaque jour, il s'agit d'un "marché" d'amour :

« *Ô mon doux Sauveur, je me jette aujourd'hui,*

de nouveau et sans réserve, entre vos bras. Plus les appuis extérieurs se brisent et disparaissent, plus je me trouve isolée, plus la solitude se fait autour de moi et plus je m'appuie fortement sur vous et mets toute ma confiance en vous. »

Les premiers symptômes d'« une sorte de "mort corporelle" » parurent au cours des cent premiers jours. Et le "fruit" ?

Au Canada, avant son départ, notre Père avait dit à nos frères : « *À mon âge, une seule chose compte : la défaite de Satan et la condamnation du concile Vatican II. Nous préférons mourir plutôt que de passer dans l'autre camp ou de s'endormir*



Notre Père lors de son séjour à la maison Sainte-Thérèse, au Canada, en septembre 1997.

dans un monastère bien fermé, mais asphyxié par le Concile et par le Pape.» L'abbé de Nantes, «bien enfermé» à Hauterive ne s'y laissa pas asphyxier. Il demanda au Père Abbé un exemplaire des *ACTES DE VATICAN II*, et en entreprit la lecture sans aucun autre document de ses commentaires passés. Pour en mieux pénétrer le sens, il en recopia les textes en notant ses réflexions intimes. D'une écriture un peu tremblée, symptôme des premières atteintes de sa maladie, il remplit un, deux, bientôt trois cahiers d'écolier.

UN COMBAT SINGULIER AVEC LE DIABLE

«Fastidieux à chaque reprise, ce labeur devenait en peu de temps, passionnant, et des textes ainsi copiés, analysés, fouillés, je crois pouvoir dire que je connais leur fond, leur forme, leurs intentions affichées et jusqu'aux plus secrètes arrière-pensées de leurs auteurs.

«Mes critiques de jadis me revenaient, mais tant et si gravement renforcées que, de jour en jour, m'apparaissait comme un devoir pour le salut des âmes, pour la situation indéfectible de l'Église, mais encore pour la Vérité de Dieu, et ne serait-ce que pour le seul honneur et crédit de l'intelligence humaine et chrétienne, que ces textes soient révisés, corrigés et, pour la plupart, j'ose le dire... pour l'ensemble, rétractés par les mêmes Pères qui les ont promulgués, ou leurs successeurs, tant ils sont humainement aberrants et dogmatiquement hérétiques, subversifs, à en crier. **La cause de la crise de l'Église est là, sous mon scalpel, qu'il faut éradiquer.**»

«L'esprit de Satan se manifestait dans chacun de ces chapitres, que j'avais dénoncés sur le moment, mais comme un jeune prêtre n'osant donner toute leur force à ses propres raisonnements. Cette fois, il n'était pas possible de ne pas livrer une bataille sanglante contre cette invasion de Satan en plein Concile et qui continue depuis trente ans.»

Aujourd'hui, nous pouvons dire : depuis cinquante ans. Le fruit de ce combat apocalyptique fut la plus salubre et la plus salutaire des œuvres théologiques du vingtième siècle. Nous n'hésitons pas à y voir la réalisation de la prophétie de don Bosco, annonçant que ce siècle ne s'achèverait pas sans que l'Immaculée ait remporté une éclatante victoire. Cette victoire est la rédaction de ce pamphlet "mystique".

«Mon secours était d'interrompre cette étude pour revenir à la chapelle, et demander à notre Père Céleste comment il était possible que tous aient participé à ce vent de folie, même un Albino Luciani, le futur Jean-Paul I^{er}... et par quelle aberration ou "désorientation diabolique", tous encore aujourd'hui et jusqu'à ces saints moines que je côtoyais, adhéraient à ce néo-christianisme, cette gnose moderniste déjà condamnée par saint Pie X

et par toute la tradition millénaire ? C'est alors que, marchant le long de la rivière proche, me frôla comme un vertige l'idée, la tentation d'un suicide qui résoudrait l'insoluble problème ignacien du "quid agendum ?" Que dois-je faire maintenant ?

«La réponse était : prier, travailler sans relâche, puis publier cette critique littérale, sans aucun autre souci que de la Vérité, en un livre au titre flambant comme d'un pamphlet : *VATICAN II, L'AUTODAFÉ...* et laisser l'Église à son devoir, le mien étant à ce dernier essai, achevé.»

Ainsi, l'Immaculée protégea son enfant, tout au long de cet exil. De ce terrible combat, soutenu dans «*l'abjection et l'oubli acceptés sans limites pour l'amour du Christ*», notre Père sortit vainqueur mais blessé, mortellement. Nous allions l'apprendre en moins de «vingt-cinq ans de vie».

En septembre, lorsque Mgr Daucourt se crut assuré que notre Père ne reviendrait pas, il nous intima l'ordre de choisir entre trois solutions :

- 1° retourner dans le monde,
- 2° entrer dans une autre communauté,
- 3° rester en communauté au titre d'une association de laïcs de fait, mais sous ma «vigilance», disait l'évêque, «avec enquête canonique» et tout ce qui s'ensuivrait.

Le 12 septembre, frères et sœurs répondirent personnellement à Mgr Daucourt qu'ils voulaient continuer à vivre en communauté, dans les mêmes conditions. De plus, je l'avertissais que nous ne bougerions pas du *statu quo* aussi longtemps que le jugement doctrinal n'aurait pas été rendu sur le procès fait par l'abbé de Nantes au concile Vatican II.

La première tentative de Mgr Daucourt pour nous rallier ou nous disperser avait échoué. Deux mois plus tard, l'évêque reprit la plume pour en finir. Le 27 décembre 1996, il nous écrivit :

«Frères et sœurs dans le Christ [...]. Je reste pré-occupé par votre situation. Celle-ci ne saurait durer [...]. Pour ce faire, je dois continuer de remplir ma tâche d'évêque non pour détruire, mais pour vous aider.» Et de nous proposer la rencontre d'un moine ayant «une longue expérience de responsabilité au service des communautés monastiques».

"Non pour détruire"... Le mot était révélateur d'intentions mal dissimulées. Je le lui fis alors remarquer :

«Il s'agit de savoir si nous sommes encore catholiques en refusant la religion du concile Vatican II [...]. Cette question dépasse de toute manière la compétence du moine que vous avez chargé de nous rencontrer.» Et je lui annonçais que j'allais, avec frère Gérard, visiter notre Père à Hauterive «pour lui demander si notre obéissance devait aller jusqu'à laisser anéantir la Contre-Réforme catholique».

Au même moment, notre Père recevait de Mgr Daucourt en cadeau de Noël les *ŒUVRES COMPLÈTES* de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, et il se surprit à murmurer : « *Timeo Danaos et dona ferentes. Je crains les Grecs, même porteurs de présents.* » La lettre qui accompagnait le cadeau aggrava son tourment. L'évêque lui donnait des nouvelles des frères et des sœurs : « *Dans la discrétion et la patience, je veux exercer ma responsabilité à leur égard pour qu'ils aient un statut canonique, un supérieur légitime [!] et un aumônier, mais c'est actuellement très difficile.* »

Il devenait de plus en plus patent que l'évêque s'employait à obtenir notre dissolution pour que disparaisse la CRC. Seul notre Père pouvait nous défendre, à la fois sur *le fond* – il n'y avait que lui pour mener un tel combat doctrinal – et *en droit* : c'est l'état inachevé de son procès, ouvert à Rome en 1968 et jamais conclu, qui couvrait de son bouclier canonique la légitimité de la poursuite de notre œuvre de CRC. Si bien que nous n'avions pas à obtempérer aux volontés de Mgr Daucourt, dont notre Père supputa qu'à Rome, il serait qualifié de "maladroit".

C'est ainsi que, l'après-midi du 2 janvier, frère Gérard et moi sommes partis pour la Suisse, prier notre Père de revenir.

RUPTURE D'ARMISTICE ET RETOUR AU COMBAT :

LA CROISADE POUR LA FOI CATHOLIQUE CONTINUE !

À notre arrivée à Hauterive, le 3 janvier au matin, il nous conduisit dans la petite chapelle où il disait la Messe seul chaque matin. Nous le vîmes s'allonger sur le sol, les bras entourant le pied colonne du Tabernacle, à l'imitation de Marie-Madeleine au pied de la Croix, puis se relevant, il pointa du doigt la porte du tabernacle sur laquelle était sculpté un Christ aux outrages dont il baisa le genou. Il nous raconta ensuite comment il avait été constamment "aidé", durant ces cent jours, par une grâce quotidienne, souriant à tous, "braves gens" de service ou de passage. Grande, indicible était notre joie de retrouver notre Père terrestre, image de notre "très chéri Père Céleste", avec notre amour d'enfants, d'enfants de Marie.

En montant dans notre auto pour revenir à la maison, il crut entendre notre très chéri Père Céleste lui dire : « *J'aimerais assez que tu sois maintenant excommunié.* » En effet, s'il avait été excommunié, cela aurait fait rebondir son procès pour la défense de la foi. Malheureusement, il n'en fut rien.

Cependant, tandis qu'il regagnait la France, notre Père fut envahi « d'une formidable joie, parfaitement lucide : pour la première fois depuis 1944, je me savais libre dans ma foi catholique et dans mon nationalisme français, monarchique. Au milieu d'un monde et d'une Église tombés

en esclavage du Malin, j'avais acquis le droit de secouer toutes mes servitudes, de ne rien dissimuler et de faire face, comme saint Georges, mon patron, comme saint Michel, comme David, à toutes les hideuses et puantes bêtes de l'Apocalypse. »

En reprenant la tête de ses communautés, notre Père savait ce qui l'attendait : « *une sorte de mort corporelle* ».

« *Je reviens, nous dit-il, pour un chemin de Croix que nous aurons à parcourir ensemble.* »

Toute l'année 1997, et encore les deux années suivantes, vont se dérouler sous le signe de cette épreuve acceptée et offerte pour le salut de l'Église. « *Foris pugnæ, intus timores, batailles au-dehors, craintes au-dedans.* » (2 Co 7,5) L'heure était venue d'aimer, de souffrir, et de vaincre l'Adversaire par le sacrifice.

Cependant, au milieu de tant d'angoisses et de peines, notre Père allait moudre le plus pur froment de sa doctrine mystique, celle précisément dont on lui fait grief, avec une plénitude inégalée qui le fera proclamer un jour docteur de l'Église. Car cette doctrine porte pour le combat présent, et pour le règne à venir des Saints Cœurs de Jésus et Marie, un fruit de « *TENDRESSE ET DÉVOTION* », et forme un mouvement de « *CIRCUMINCESSANTE CHARITÉ* » d'une incomparable fécondité apostolique.

C'est un amour dérivé des Cieux, et qui y retourne, avec son fruit, la moisson, la vendange, si c'était possible, de toute la famille humaine, du moins de tous ceux que Dieu notre Père a élus et qui seront sauvés.

« *C'est ce qui a été ma grande joie dans ma solitude, et si j'avais dû y rester toute ma vie, c'est cela qui m'aurait soutenu. Je suis l'anti-Freud du vingtième siècle parce que je retourne à la vraie mystique chrétienne. Attachons-nous à cette vie mystique qui réchauffera le monde quand Jésus voudra bien permettre à la Sainte Vierge de faire quelques miracles qui nous convertiront et sauveront le monde [...].*

« *Il est pour moi, pour nous, dès maintenant certain et d'une vérité qui ne passera pas, que tous ceux qui brûlent d'amour pour l'Immaculée, de dévouement eucharistique et marial, et de service de toutes les causes qu'Elle patronne, sont déjà par grâce inouïe de la très Sainte Trinité, prédestinés, élus et promis par sa Médiation à la Vie éternelle du Ciel.*

« *Tandis que ceux qui ne veulent pas, ne désirent, n'acceptent ni ne reconnaissent rien de cet empire de Marie sur toutes créatures, par là même signent et anticipent leur propre réprobation ainsi que leur désespoir éternel. Un rayon de lumière réfléchi d'un de ses yeux me donna l'illusion de son regard vivant.* »

Illusion ? En tout cas, c'est la *vérité* ! Cette télécopie reçue et lue au camp de la Phalange le 20 août 1997, nous rappelle que le regard si triste de Notre-Dame offensée par ceux qui la renient, et se vouent ainsi à l'Enfer ! nous regarde, chacun de nous, à tout instant pour implorer la "réparation" qui nous sauvera, nous et eux !

Qu'est-ce que « *brûler d'amour pour l'Immaculée* » ? C'est « *craquer une allumette* », celle de la dévotion à la Vierge Marie « *sous son nom d'Immaculée Conception* », à l'école de saint Maximilien-Marie Kolbe, son chevalier servant, et à l'imitation de sa "Milice". « *Craquez une allumette et il se fera une splendeur dans ce palais que vous ne voyez pas.* »

En effet, depuis la définition du dogme de l'Immaculée Conception en 1854, et les apparitions de Lourdes quatre ans plus tard, où elle a dit : « *JE SUIS L'IMMACULÉE CONCEPTION* », il y a dans ce "NOM" un trésor encore inexploité, une révélation formidable à répandre dans le monde entier.

On n'est plus dans le domaine de la simple dévotion, mais dans celui de la vérité dogmatique, objet d'une définition infaillible et d'une confirmation céleste. C'est « le tout de la religion, une interpellation actuelle à entrer dans un mouvement dont la bienheureuse Vierge Marie est la Mère et la Reine ».

Cela dicte notre résolution :

« S'user jusqu'à la corde, aimés des bons, haïs des ennemis de Jésus-Christ et de sa Sainte Mère, prêts à toutes les croix, pour l'amour de l'Immaculée.

« UNE SORTE DE MORT CORPORELLE »

Le 3 mars 1998, notre Père est hospitalisé d'urgence pour une infection urinaire qui, en quelques jours, le réduit à un épuisement total. Première "alarme" qui sera suivie de beaucoup d'autres ! Notre Père est anéanti sur son lit d'hôpital : c'était la première fois que je le voyais dans un tel état de faiblesse ! Examens et traitements pénibles se succèdent. Mais notre Père accepte tout et me dit : « *Il faut que je me sanctifie. C'est la Croix...* »

Pendant cette hospitalisation, notre Père ne peut plus que prier et il médite beaucoup sur notre vocation propre. Il me dicte même un sermon à faire à la communauté : plutôt que Judith coupant la tête d'Holopherne ou Esther triomphant d'Aman d'une manière éclatante, « *en notre "triste et obscur présent", c'est la douce et confiante Ruth dans son agonie qui aujourd'hui doit être notre modèle. À nous de l'imiter, dans l'esprit de notre consécration à l'Immaculée, par un culte de tendresse envers Elle et la récitation du chapelet, pour*

À Elle l'amour de tous, l'admiration adorante, la confiance, les longues prières. À Elle de commander aux âmes qui lui sont dévouées, consacrées. À Elle d'être seule en vue, à la tête de nos Phalanges. À Elle de faire la conquête miraculeuse des âmes et de les conserver. À Elle, qui fit danser le soleil le 13 octobre 1917 pour que tous croient, de faire le miracle auquel nous nous exerçons en vain : écraser l'enfer et ses armées de démons, attirer les cœurs sincères, les convertir et les attacher irrévocablement à son Divin Fils, Notre-Seigneur Jésus-Christ. »

C'est dire que Notre-Dame de Fatima est plus que jamais notre refuge. :

« *Pour nous, cela doit être le commencement d'une nouvelle époque, d'une nouvelle manière de penser, de vivre, d'agir.* » Qu'est-ce ?

« *C'est de mettre la Sainte Vierge en première place, comme étant la véritable Souveraine de la communauté.* »

Cette première place, le concile Vatican II la lui a refusée dans l'Église. « *C'est Elle qui va écraser la tête du Serpent et son talon en sera blessé.* » Son "talon", c'est nous ! Nous en verrons de dures.

« *Il ne s'agit pas de passer à la Réforme, il ne s'agit pas de passer à la démocratie chrétienne, il ne s'agit pas de passer à la gnose de Jean-Paul II, il ne s'agit pas de quitter ce que nous savons être la Vérité, mais il s'agit de quitter notre moi engoncé dans certaines habitudes, certaines étroitesse, certaines désobéissances ; ce moi, l'ayant consacré à la Sainte Vierge, tout d'un coup, le rendre possesseur pleinement de la grâce, de la lumière par laquelle il peut faire mieux. Devenir un saint !* »

Et il l'a fait...

obtenir de grandes joies et de grands secours spirituels : plus qu'avant, nous savons qu'un tel flot de bénédictions ne peut passer que par la Croix, ce "privilege de la Phalange". » (dimanche 8 mars 1998)

Le 27 mars, notre Père célèbre le cinquantième anniversaire de son sacerdoce. Pour ce "Jubilé", il ne veut aucune fête, car il n'y a pas de quoi pavoiser ! En effet, la guerre fratricide qui ravage l'Église de France depuis la "Libération", de 1944, donc depuis son ordination en 1948, s'étend maintenant à l'Église universelle. Il n'a qu'un désir : connaître la renaissance de l'Église... "la victoire de l'orthodoxie". En attendant, une seule pensée : porter beaucoup de fruit, en assumant toutes les "nécessités du service". N'a-t-il pas écrit au dos de son image d'ordination : « *Sa mort nous parle de résurrections* » ?

Devise qu'il inversa en 1973, pour ses vingt-cinq ans de sacerdoce : « *Sa Résurrection nous engage à mourir.* » C'est vers cette mort qu'il s'avance maintenant, dans l'attente de la Résurrection...

Le 29 juin 1998, nouvelle hospitalisation pour subir, cette fois, une intervention. Grâce à Dieu, tout se passe au mieux du point de vue médical, mais une croix plus douloureuse que celle de la maladie attend notre patient : l'aumônier de l'hôpital refuse de lui apporter la communion ! Pauvre Père, sans cesse rejeté par cette Église qu'il aime tant et pour laquelle il s'est dévoué toute sa vie ! dont il est le "témoin", dans tous les sens du terme...

LE BOUCLIER DU DROIT.

Peu de temps auparavant, au mois d'avril 1998, neuf mois après le recours à la Congrégation pour la doctrine de la foi, l'évêché de Troyes lui a signifié la "décision" de cette Congrégation, en date du 24 mars 1998 : elle *n'accueille pas* son appel, pour éviter de dire qu'elle le *rejette*, mais elle confirme la suspense. Elle expose vaguement les motifs qui lui ont été signalés, mais qu'elle n'a même pas jugés, et qui ne sont plus les motifs invoqués par Mgr Daucourt ! Ce qui invalide cette décision !

Dans la Ligue du numéro de mai, notre Père explique : *« La lettre de Rome rejetant mon appel à la Congrégation pour la doctrine de la foi, et celle de Mgr Daucourt, chargé de me faire connaître cette décision, semblent terminer notre procès romain avant même qu'il ait été ouvert. Il y a pourtant encore un recours possible, et ces lettres, somme toute très en retrait par rapport aux décrets précédents, nous encouragent à poursuivre ce combat loyal pour la Justice et pour la Vérité. Canoniquement, il me faut dans les trente jours, en ce mois de Marie, sans faute, rédiger, expédier au suprême tribunal romain dit "de la Signature apostolique", une double plainte à l'encontre de Mgr Daucourt, pour ses sanctions lancées à l'aveugle, et du Saint-Office, pour son refus non motivé d'examiner mes deux recours à l'encontre des tenants des erreurs modernes. Pourquoi refuser d'examiner ? »*

Notre Père comprend que, au mépris de ses obligations, la Congrégation élude pour ne pas avoir à répondre à la question précise que lui posaient à la fois le décret de juillet 1997 et notre recours : la vraie religion est-elle celle de l'homme qui se fait Dieu ou celle du Dieu qui s'est fait homme ?

Sans se décourager, notre Père lance un nouveau recours en mai 1998, cette fois devant la Signature apostolique, tribunal suprême du Pape. Le but de cette démarche est d'établir tous les "détournements de pouvoir" dont notre Père a été victime, empêchant l'exercice de son droit : celui d'être jugé sur la doctrine. Il faut obtenir que la Signature ordonne à la Congrégation pour la doctrine de la foi de rendre un jugement doctrinal.

Cet ultime recours ayant le même effet suspensif que les autres appels, notre Père garde donc tous ses droits. Sous ce "bouclier canonique", il est à l'abri, à l'intérieur de l'Église, bien que relégué à la dernière place, et le Droit le protège !

« Si nous gagnons, nous dirons que c'est Dieu qui a tout fait. Deo gratias ! Sinon, il faudra dire : le Bon Dieu le permet ; mais nous n'aurons pas fait cette démarche pour sauver nos maisons ni pour être réhabilités, mais pour l'honneur de Dieu seul. » (26 mai 1998)

Notre Père puisait sa paix et sa confiance dans notre consécration à l'Immaculée. Il écrivait dans la CRC d'avril : *« Objets des menaces les plus insensées, nous poursuivons jusqu'au bout notre tâche de Contre-Réforme catholique ; et nous recommandons à la foule de nos amis de vivre ces temps difficiles dans le calme, la patience et la fidélité à la Sainte Église romaine, quoi qu'il advienne. »*

PÈLERINAGE À TURIN.

Dans ce même numéro, notre Père écrit : *« Je porterai déjà la substance de ce Recours et l'intention dans mon cœur, avec vous, à Turin, prosterné devant la Face de mon Dieu, comme aux genoux de Marie-Auxiliatrice, Vierge combattante qui écrasera la tête du Serpent et vaincra toutes les hérésies, à jamais ! »*

En effet, notre Père a décidé de conduire toute sa Phalange, le 9 mai suivant, à l'ostension du Saint Suaire, en esprit de réparation pour tant d'outrages envers cette sainte relique, controversée, blasphémée et finalement incendiée ! dans la nuit du 11 au 12 avril 1997 :

« Après le pèlerinage à Fatima, disait-il, il nous reste quelque chose à faire : la deuxième partie, c'est la contemplation du Christ en Croix. Or, qu'est-ce que Turin ? Ce n'est ni plus ni moins que le portrait de Notre-Seigneur Jésus-Christ, marqué sur le Saint Suaire, et son Sang Précieux qui a inondé ce Saint Suaire et dont on voit encore les traces. Notre pèlerinage est tout près, nous serons mille, si le Bon Dieu veut bien, si quelques gens encore se décident. Il faut aller voir Jésus et Le contempler pour faire réparation, en criant comme les enfants de Pontmain, "Parce Domine", le chant de Carême que la Sainte Vierge chantait avec eux. "Ayez pitié, Seigneur, de votre peuple, ne soyez pas en colère perpétuellement." »

« Car Dieu est en colère. »

« Nous irons à Turin pour contempler le Visage du Christ comme la Sainte Vierge le contemplait avec des larmes dans les yeux, et nous nous dirons : quand nous l'aurons contemplé, nous aurons fait réparation, peut-être cela aidera-t-il à apaiser la colère de Dieu. »

Nous étions mille pèlerins à nous agenouiller devant « *l'étendard de notre salut* ».

Inoubliable pèlerinage ! « *Plus nous croirons, s'exclamera notre Père à l'ambon de la basilique Notre-Dame-Auxiliatrice, plus nous aimerons, plus nous voudrions voir, et enfin voir face à Face ce Christ qui nous apparaîtra et se donnera à nous à la fin de notre vie à tous...* »

« Nous avons pu ainsi rendre nos hommages à Marie Auxiliatrice, Secours des chrétiens dans un temps d'Apocalypse, et invoquer don Bosco que notre Père nous donnait comme saint tuteur, avec Louis-Marie Grignon de Montfort, Jean-Marie Vianney, Maximilien-Marie Kolbe.

Nous apprenions peu après que, pour la troisième fois, les 18 et 19 mai, à Moure, au Portugal, le Christ était apparu en *Ecce Homo* sur la Sainte Hostie, lors de l'exposition du Saint-Sacrement, devant deux cents à deux cent cinquante personnes qui récitaient leur chapelet. Notre Père y vit une grâce pour le monde, comme « *les trois coups d'une masse de bois qui précèdent le lever de rideau de la tragédie classique [...]* ».

« *À la lumière de Fatima, se comprend l'impressionnant silence, à Moure, de ces trois "prodiges eucharistiques", toujours à la même date, dans les mêmes circonstances et en réponse à la liturgie traditionnelle du lausperene. À n'en pas douter, Jésus reviendra à Moure, non pas qu'il l'ait dit : il est resté silencieux ! Mais parce qu'il est venu et revenu pour que le monde soit prévenu de son retour. Comme lors de l'apparition de la Vierge Immaculée à Fatima, après les venues de l'Ange, les enfants ne furent pas surpris, nul ne sera surpris quand Jésus reviendra et, cette fois, parlera. Le monde entier fera silence et l'on saura d'un pôle du monde à l'autre ce que Dieu annoncera pour le salut de tous.* »

Et tandis que la Vierge Marie était l'objet de nos incessantes prières, le 24 mai, en la fête de Notre-Dame Auxiliatrice, notre Père signait son recours au tribunal de la Signature apostolique.

« *Turin, Fatima et Moure... et Rome chrétienne, autant de combats pour la défense de la Vérité en tous ses états, autant de grands signes apocalyptiques pour entretenir notre courage et celui de nos frères, sœurs et amis portant leurs croix* », écrit-il dans la Ligue de la CRC de juin.

UNE COURSE DE VITESSE CONTRE LE DIABLE.

Cependant, cette « *apostasie débordante, effrayante, dont nous sommes les témoins blessés, apeurés* », devient pour notre Père un vrai tourment intérieur : « *Angoisse de l'apostasie totale d'une Église qui ne dit rien, qui laisse la foi des prêtres*

et des fidèles s'amollir et mourir, et de surcroît qui déconcerte et empoisonne les cœurs purs et les âmes innocentes du peuple fidèle, tout cela ajoute son poids à nos croix quotidiennes [...]. Comme tout nous paraît de plus en plus "effrayant" dans le monde, et c'est incontestable ! il est providentiel que nous ayons été attirés vers ce refuge et cette consolation de la dévotion à l'Immaculée. »

Ainsi, il garde au cœur l'espérance surnaturelle et la certitude du triomphe de l'Immaculée.

Le 31 mai 1998, en la fête de la Pentecôte, tandis qu'il récite son chapelet, il reçoit de nouvelles lumières sur le Saint-Esprit et l'Immaculée Conception :

« *Le lien entre l'Esprit-Saint et Notre-Dame ? C'est un mystère très caché encore qui se dévoilera à son heure, éclairant tout de la préexistence de l'âme de la Sainte Vierge dans l'éternité.* » Et pour manifester cette prééminence de la Sainte Vierge, il décide que, dans la récitation privée de notre *CREDO*, nous nommerons dorénavant l'Immaculée *avant* l'Église :

« *C'est bien beau de faire de la théologie, d'être dogmatique et de dire : "Je crois au Saint-Esprit, à la Sainte Église catholique, à l'Immaculée Conception", mais j'en ai assez d'entendre les prêtres, les curés, les évêques, les théologiens, et je ne veux pas monter plus haut, mettre la Vierge Marie sous leurs pieds, parce qu'eux, ils sont l'Église, ils ont le droit de régenter la Vierge Marie, quand Elle nous fait des révélations sur la terre, nous apprend des choses pour notre salut ! Ils mettent cela sous cloche pendant soixante ans, sous prétexte que ce sont eux qui règlent les révélations privées ! Alors, la Vierge Marie devient quoi ? Parallèlement, on lui dénie tous ses privilèges, y compris sa virginité. Jusqu'où va-t-on aller ?*

« *Eh bien ! maintenant, j'ai dit : on la mettra avant l'Église catholique. Pourquoi ? Parce qu'Elle est plus. Elle est sa "Mère", disait Paul VI, ce n'est pas suffisant ! Elle est immaculée, Elle est l'Immaculée Conception. Quand vous comprendrez ce que cela veut dire, vous comprendrez qu'Elle passe avant toute l'Église, tout le reste : les curés, les évêques, les cardinaux et le Pape. Et quand Elle parle, pour dire qu'Elle veut sauver l'humanité, qu'Elle est envoyée par son Fils pour inaugurer son propre Royaume à Elle, qu'Elle dit : "Je veux ceci, je veux cela", le Pape et les évêques n'ont qu'à dire : "C'est vrai ou ce n'est pas vrai". Si c'est une illusion du diable, condamnez-la ! Si c'est la Sainte Vierge, inclinez-vous !*

« *Donc, je crois au Saint-Esprit, à l'Immaculée Conception de la Vierge Marie, c'est-à-dire à la Vierge Marie, tout de suite après le Saint-Esprit.* »

En raison même de cette prééminence, notre Père s'exclame, le 18 août :

« On ne peut pas s'imaginer la rapidité avec laquelle s'effectuera le retour à la religion antique, pour peu que la Sainte Vierge fasse un petit geste. »

En août, Rome publie le *motu proprio AD TUENDAM FIDEM*. Notre Père y répond par une magnifique profession de foi. Et, le 2 septembre, il confie aux frères et aux sœurs :

« C'est une vraie course de vitesse entre le diable et la Sainte Vierge. On va vers des événements épouvantables, le chaos ! Il faut vraiment prier la Sainte Vierge. »

Le 4 septembre :

« C'est vraiment le dernier combat. C'est sûr que le Bon Dieu interviendra, mais peut-être attend-il que, avant, nous soyons condamnés, entraînés dans la boue... »

Dès la première lecture du *motu proprio*, en effet, notre Père avait compris que le Pape ne visait que les seuls adversaires du Concile, sous couvert de "défendre la foi" : *« Ils ont publié ce motu proprio pour ne pas reprendre chacune de nos accusations. On entre en plein arbitraire. Ce motu proprio a pour but de faire passer le Concile en bloc. »* (vendredi 4 septembre 1998)

Donc, Jean-Paul II fait semblant de rappeler les vérités de la foi, mais c'est pour mieux légitimer ses nouveautés, telle est la clef de l'énigme :

« Quelle énigme ? Le mystère de la double face de notre pape Jean-Paul II, capable, d'une part de défendre la foi et la morale contre les extrémistes progressistes, et d'autre part, de maintenir intégralement tout son programme du Jubilé de l'an 2000 et des réunions interreligieuses du genre d'Assise 1986. »

L'HEURE DU SACRIFICE.

Pendant son voyage au Canada, en 1998, notre Père ressentit, par moments, une profonde dérégulation intérieure. Frère Pierre témoigne : *« Les séjours de 1998 et 1999 furent autrement plus tristes. La maladie avait fait des progrès, mais surtout l'âme de notre Père était accablée d'angoisse. On le voyait écartelé entre son devoir de continuer le combat pour défendre la foi, et son souci d'être dans l'obéissance, de ne pas rompre. »*

« Sa solitude était terrible : nous ne pouvions lui être d'aucune aide, puisque nous étions ses disciples et nous ne savions que lui répéter ce qu'il nous avait enseigné. Quant aux autorités de l'Église..., elles refusaient obstinément de juger. La Sainte Vierge aussi se taisait, et ce devait être certainement le plus angoissant. C'était l'heure du sacrifice. »

Le 19 septembre 1998, notre Père nous dit :

« Maintenant, ce n'est plus pareil. La vie est pénible, je sens bien que cela durera jusqu'à ma mort. La vie est pénible ? Tant mieux ! Il y a des difficultés, elles sont faites pour être acceptées [...]. La croix m'est nécessaire. La Croix est une bonne chose que la Sainte Vierge nous donne comme une maman à son enfant. Car dans la croix, il y a beaucoup de richesses à puiser, de vertus, de patience et aussi de mérites pour le salut des âmes, pour le Ciel. »

Les épreuves ne l'ébranlent pas pour autant ! *« J'ai tout appris de mes parents, de mes maîtres et, m'apercevant que c'est le bon chemin, je persiste, et avec la grâce de Dieu, je mourrai dans ces convictions, dans ce même dévouement, dans cette même communion. »*

Lors du sermon de clôture du congrès des amis canadiens, il confie :

« Ma vie est une suite de drames qui ont toujours été, me semble-t-il, suscités par le diable, mais où j'ai reçu, grâce à Dieu, l'aide de la Sainte Vierge. »

À son retour en France, notre Père ressent une immense fatigue et se voit *« accablé de misères »*. Sa voix devient plus faible : il faut tendre l'oreille pour l'entendre. Et il n'a plus la même éloquence, ayant parfois du mal à trouver ses mots. Nous ne savions pas que c'était les premiers symptômes de la maladie de Parkinson.

Tout de même, en octobre, il nous prêche encore sur la *CIRCUMINCESSANTE CHARITÉ DIVINE* une retraite d'une plénitude parfaite. Toujours à bout de force, et cependant tenant ferme le fil de la pensée divine. Notre Père parle à partir du Cœur de Dieu.

Et du Cœur Immaculé de Marie qui en est inséparable : *« Ce qui me frappe, c'est l'omniprésence de l'Immaculée dans l'Office divin. Tout le temps, il faut que la Sainte Vierge soit là. On ne peut pas dire trois mots sans que, d'une manière ou d'une autre, à côté de Dieu, se profile, se manifeste la présence de la Sainte Vierge. Ce serait un très mauvais esprit de le critiquer, mais c'est bon d'avoir cet esprit critique pour comprendre pourquoi Elle est là partout. Elle est toujours appelée dans l'intime proximité de son Dieu. Michel-Ange l'a montrée sous le bras de Dieu Créateur (...). Elle est bien sous son bras ; Elle regarde Dieu créer le monde (...). »*

« Dieu le Père, Créateur et Juge de demain a comme besoin de la Vierge, sans cesse. »

« D'où cela vient-il ? Elle est la joie inépuisable de Dieu. Si Dieu trouve sa joie dans le monde, c'est en Elle, d'abord, plus que tout autre. Elle est le ravissant objet de son Amour, de son Amour d'une infinie liberté paternelle. » (sermon du 16 août 1996)

(Père Bruno de Jésus-Marie.)

L'ÉVANGILE DE JÉSUS-MARIE (8)

LA PASSION DU SEIGNEUR

(Suite de l'article paru dans *IL EST RESSUSCITÉ* n° 256, juin 2024, p. 10)

JOURNÉE DU 7 AVRIL 30 : JÉSUS EST MIS EN CROIX

Après la flagellation et le couronnement d'épines, Jésus passa la nuit du jeudi au vendredi en prison, dans l'attente du supplice que Pilate, par lâcheté, avait accordé aux réclamations des juifs.

Le matin, « *il sortit, portant pour lui-même la croix* » (Jn 19, 17).

La tournure de la phrase signifie que non seulement Jésus portait lui-même la croix, mais qu'il la portait « *pour lui* », dans son intérêt, « *avec bonheur* », glosait notre Père. Non pas comme un condamné qui porte l'instrument de son supplice contre son gré, mais comme un vainqueur porte l'instrument de la victoire : *VEXILLA REGIS*, l'étendard du roi.

Mais quel terrible instrument de notre vie et de notre félicité que cet instrument de torture et de mort !

Dès que Jésus fut sorti, la Vierge Marie put enfin se rapprocher de lui. Immense douleur, de le découvrir ainsi ravagé, mais aussi immense consolation pour son Cœur Immaculé de pouvoir l'accompagner, le suivre jusqu'au bout.

Les empreintes laissées sur le Saint Suaire nous révèlent le douloureux spectacle qu'elle a supporté. Par-dessus les blessures de la flagellation, on observe les traces de l'abrasion d'un fardeau qui a pesé sur les omoplates : c'est le *patibulum*, la poutre horizontale de la Croix, qui était chargé sur les épaules du Condamné. Écrasant fardeau... Mais son amour pour le Cœur Immaculé de Marie, dans lequel Il nous voit et désire nous sauver, lui donne la force de charger cette lourde pièce de bois sur ses épaules déjà meurtries, et de marcher vers son supplice.

Au milieu de cette foule ignoble, soudain, Il croise le regard de sa Mère... Qui pourra dire les sentiments de ces deux Cœurs, l'immensité et la plénitude de leur union ?



La Vierge Marie voit la Sainte Face de son Fils, très douce et pacifique, mais amère, douloureuse. Plus encore que son corps, l'âme de Jésus souffre des péchés du monde, il ressent toujours l'agonie de mourir pour une cause qui n'est pas la sienne, mais qui est nécessaire au salut de l'humanité.

Appliqué à son labeur, à son combat pour sauver les âmes de l'enfer, Il n'arrête donc pas son regard, car Il ne veut pas être consolé, ni même que sa Mère ne soit consolée, puisqu'il faut qu'ils souffrent tous les deux.

La Vierge Marie, elle, ne quitte pas Jésus du regard. Son visage est comme étonné, épouvanté d'assister à ce mystère qu'elle veut pourtant partager le plus possible. Dans sa Sagesse, son Intelligence, elle comprend que chaque souffrance, chacune de ses plaies est un trésor qui obtiendra des flots de grâce et de miséricorde. Elle s'unit à la Volonté de Jésus qui est de souffrir, par amour.

CHEMIN DE CROIX.

Depuis la forteresse Antonia jusqu'au sommet du mont Calvaire, le chemin à parcourir était de six cents mètres environ, sur un sol raboteux, semé de pierres, très accidenté, même à l'intérieur des remparts. Jésus les a parcourus pieds nus, comme en témoigne la "boue" incrustée dans le Saint Suaire, à l'emplacement des pieds, mais aussi des genoux et du nez ! Ces traces attestent que Jésus, qui mettait péniblement un pied devant l'autre, s'est effondré plusieurs fois, tombant d'abord sur ses genoux qui ne sont plus qu'une plaie puis, absolument épuisé, s'étalant de tout son long sous le poids de la Croix à laquelle ses mains sont liées, sans pouvoir se protéger le Visage du choc contre le sol.

Ce doit être alors que les gardes « mirent la main sur un certain Simon de Cyrène, qui revenait des champs, et le chargèrent de la Croix pour la porter derrière Jésus » (Lc 23, 26).

« Ô Jésus, écrivait notre Père, Vous avez accepté dans votre incommensurable bonté que d'autres vous aident sur ce chemin douloureux et paraissent vous apporter un réel soulagement. Simon de Cyrène en est l'exemple. Oh ! qu'ils sont heureux ces hommes que vos bourreaux à travers les siècles ont requis de porter votre croix à votre place, à votre suite. En vous aidant et imitant, Simon de Cyrène et les autres sont entrés en participation de votre charité et de votre salut. Nous aussi, lorsque nous advient quelque épreuve et tombe sur nous quelque croix, nous devons penser que la grâce à cette heure entre dans notre vie, dans notre maison, dans notre famille, comme elle est entrée de ce jour-là dans la maison du Cyrénéen. »

La grâce a bien porté du fruit dans la maison de Simon puisque saint Marc (15, 21) nous parle de

ses deux fils, *Alexandre et Rufus*, qui étaient connus comme chrétiens par ceux pour qui l'Évangéliste écrivait.

Saint Luc continue : « Une grande masse du peuple le suivait, ainsi que des femmes qui se frappaient la poitrine et se lamentaient sur lui. Mais, se retournant vers elles, Jésus dit : " Filles de Jérusalem, ne pleurez pas sur moi ! Pleurez plutôt sur vous-mêmes et sur vos enfants ! Car voici venir des jours où l'on dira : Heureuses les femmes stériles, les entrailles qui n'ont pas enfanté, et les seins qui n'ont pas nourri ! [...] Car si l'on traite ainsi le bois vert, qu'advient-il du sec ?" »

La figure du bois vert et du bois sec s'éclairera par la parabole de la vigne, que Jésus dira après sa Résurrection (voir *infra* p. 26). Mais déjà l'on comprend que ces événements doivent amener tous les hommes à la conversion : si l'Innocent est ainsi traité, quel châtement méritent les pécheurs !

SUR LE MONT CALVAIRE

« Lorsqu'ils furent arrivés au lieu-dit Golgotha, ce qui signifie "Crâne", ils crucifièrent Jésus ainsi que les malfaiteurs, l'un à sa droite et l'autre à sa gauche. » (Lc 23, 33) « C'était la troisième heure, quand ils le crucifièrent. » (Mc 15, 25) C'est-à-dire 9 heures, ce vendredi 7 avril de l'an 30.

Jésus parvient au lieu de son Sacrifice, accompagné de sa Sainte Mère. Ils vont accomplir leur holocauste jusqu'au bout, l'un dans le Sang de sa Chair, l'autre dans le sang de son Cœur Immaculé, pour notre salut. Ces quelques heures sont le centre et le sommet de l'histoire humaine. Nous les méditons en récitant le cinquième mystère douloureux de notre Rosaire, attentifs à l'avertissement de sainte Jacinthe de Fatima : « Les hommes se perdent parce qu'ils ne pensent pas assez à la mort de Notre-Seigneur et qu'ils ne font pas pénitence ». Et à l'imitation de sainte Bernadette, qui disait à l'une de ses compagnes de noviciat, comme un secret : « Transporte-toi au pied de la Croix, et restes-y ! Notre-Seigneur te parlera, tu l'écouteras. »

La contemplation du Saint Suaire à l'école de notre Père nous fait assister en toute vérité à ces instants de notre Rédemption.

Jésus est d'abord dépouillé de ses vêtements : honte, dérélition de la mise à nu, et douleur atroce de l'arrachement des tissus qui adhèrent aux innombrables plaies de son Corps. Complètement nu, dépouillé de tout, Notre-Seigneur est étendu à terre, les épaules couchées sur le *patibulum*. Les plaies de son dos, des cuisses, des mollets, s'incrument de poussière et de menus graviers.

Commence l'horrible supplice. La Vierge Marie est là, debout, d'une dignité surhumaine, comme elle

se tenait auprès de Dieu lorsqu'il lança sa sentence contre le Serpent des origines, s'offrant en union à son Fils pour l'expiation du péché des hommes.

En quelques coups de marteau, les bourreaux enfoncent les clous dans les poignets qu'ils fixent au bois. Jésus n'a pas crié. Mais son Visage s'est contracté et son pouce, d'un mouvement violent, impérieux, s'est fermé dans la paume, comme nous le voyons sur le Saint Suaire. Le docteur Barbet explique que le clou a atteint le nerf médian du bras de Jésus. Il a alors éprouvé une douleur indicible, fulgurante, qui s'est éparpillée dans ses doigts, a jailli, comme un trait de feu, jusqu'à son épaule et éclaté dans son cerveau. C'est la douleur la plus insupportable qu'un homme puisse éprouver, celle que donne la blessure des gros troncs nerveux. Presque toujours, elle entraîne la syncope et c'est heureux, mais Jésus, qui conduit lui-même sa Passion, n'a pas voulu perdre connaissance. Et la plaie du nerf reste en contact avec le clou, réveillant l'horrible douleur à chaque mouvement des bras.

Pour l'autre bras, les mêmes gestes se répètent, et redoublent les mêmes douleurs, Jésus est maintenant fixé sur le *patibulum*.

C'est alors que, pensant au châtement que méritent ceux qui le mettent à mort, Jésus dit : « *Père, pardonne-leur, ils ne savent pas ce qu'ils font !* » (Lc 23, 34).

« Allons, debout ! » Le bourreau et son aide empoignent les bouts de la poutre et redressent le Condamné, assis d'abord, et puis debout et, le reculant, l'adossent au poteau d'avance planté sur les lieux d'exécution, le *stipes crucis*. D'un grand effort, à bout de bras, ils accrochent le *patibulum* en haut du *stipes*. Les pieds sont cloués l'un sur l'autre.

“HOMME DE DOULEURS ET CONNU DE LA SOUFFRANCE”.

Hissé sur son gibet, Jésus s'est affaissé, les omoplates raclant douloureusement sur le bois, la nuque heurtant le *patibulum*. Dans ce mouvement, les pointes acérées de sa couronne d'épines ont déchiré un peu plus le cuir chevelu. Ce “chapeau” l'empêche de reposer sa pauvre Tête sur le bois ; elle penche donc en avant, et chaque fois qu'Il la redresse, il en stimule les plaies.

Après tant de tortures, pour ce Corps épuisé, l'immobilité semble presque un repos. Ses traits sont tirés, sa figure hâve est sillonnée de sang qui se coagule partout. Sa bouche est entrouverte et sa lèvre inférieure déjà commence à pendre ! Un peu de salive coule dans sa barbe, mêlée au sang qui coule de son nez. Sa gorge est sèche et embrasée ; Il ne peut même plus déglutir le peu de salive qui Lui reste !

Soudain, après combien de temps ? Jésus est saisi de crampes. De proche en proche, une tétanie généralisée a contracté tous les muscles de son Corps, constatable sur le Saint Suaire par l'œil exercé du médecin. Les muscles respiratoires eux-mêmes se contractent, provoquant l'asphyxie. Jésus respire un peu, mais ne peut plus expirer. Il a soif d'air. Sa figure pâle a peu à peu rougi ; elle passe au violet pourpre et puis au bleu. Son front se couvre de sueur, ses yeux exorbités chavirent. Quelle atroce douleur doit marteler son crâne, il va mourir !

« *Or, l'un des deux malfaiteurs qui étaient en croix l'insultait, disant : “N'es-tu pas le Christ ? Sauve-toi toi-même, et nous aussi.” Mais l'autre, prenant la parole pour le faire taire, dit : “Tu n'as donc pas même la crainte de Dieu, toi qui endures le même supplice ? Et pour nous, c'est justice, car nos actions ont mérité le châtement que nous recevons ; mais lui n'a rien fait de mal.” Et il disait : “Jésus, souviens-toi de moi quand tu viendras avec ton Royaume !”* »

Alors la Vierge Marie, les quelques fidèles qui l'entourent, et l'escouade de soldats romains ont vu Jésus, lentement, se redresser. D'un effort surhumain, il a pris appui sur le clou de ses pieds et son corps, par à-coups, remonte, soulageant la traction des bras, mais au prix de douleurs effroyables, car les nerfs médians frottent sur le clou. Du coup la tétanie régresse, les muscles se détendent, tout au moins ceux de la poitrine, les poumons se dégorgent de l'air vicié qui les remplissait et bientôt la pauvre figure tuméfiée, toute sanglante et déformée, a retrouvé sa pâleur ordinaire. Surtout, Il a retrouvé son souffle ! Pour quoi faire ? Pour parler. Pour répondre à ce bon Larron quelques mots d'une voix mourante :

« *En vérité je te le dis, aujourd'hui tu seras avec moi dans le Paradis.* » (Lc 23, 39-43)

Cinq fois, Jésus renouvellera cet effort, pour révéler les sentiments les plus profonds et les plus vifs de son divin Cœur. Tous ces redressements interrompent son asphyxie, qui recommence après cet effort héroïque. Notre-Seigneur a lutté ainsi pendant six heures. Il ne mourra que parce qu'Il le veut, à l'heure fixée par son Père, ayant ce pouvoir de « *donner sa vie et de la reprendre* » (Jn 10, 18).

« *À partir de la sixième heure, – environ midi – l'obscurité se fit sur toute la terre, jusqu'à la neuvième heure. Et vers la neuvième heure, Jésus clama en un grand cri : “Eli, Eli, lema sabachtani”, c'est-à-dire : “Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ?”* » (Mt 27, 45-46)

Au terme de sa course, ressentant lui-même l'indignation, l'horreur de notre péché dont Il est revêtu aux yeux de son Père, brisé et anéanti sous un châtement proportionné à l'océan du péché humain, Jésus adresse à son Père cet appel désolé qui réconcilie le Ciel et la terre par la miséricorde du Père.

«**ÉLEVÉ DE TERRE, J'ATTIRERAI TOUT À MOI.**»

Les récits des synoptiques que nous venons de suivre nous montrent tous les abaissements que Jésus a voulu subir pour notre amour. Saint Jean en revanche, s'applique à montrer que, sur la Croix, son Maître est victorieux, qu'il est au sommet de sa gloire parce qu'il mérite par son obéissance de donner la vie aux âmes que son Père lui confie. Jean n'a pu puiser une telle intelligence du mystère, un tel enthousiasme, que dans le Cœur Immaculé de la Vierge Marie qui va lui être donnée pour Mère.

Dans son récit, six tableaux se succèdent pour nous montrer cette ascension de Jésus.

PREMIER TABLEAU : Jésus sur la Croix est comme sur son trône. «*Il vint au lieu dit du Crâne, ce qui se dit en hébreu Golgotha.*» (Jn 19,17)

Ce nom consonne avec celui de *Gabbatha*, lieu de l'intronisation de Jésus couronné d'épines, proclamé roi par Pilate la veille.

«*Pilate rédigea aussi un écriteau et le fit placer sur la croix. Il y était écrit : "JÉSUS, LE NAZÔRÉEN, LE ROI DES JUIFS".*» Donc, Pilate persiste et signe. Hier, il prononçait cette sentence : «*Voici votre roi.*» (Jn 19,14) Aujourd'hui, il affiche : «*JÉSUS, LE NAZÔRÉEN, LE ROI DES JUIFS.*»

«*Cet écriteau, beaucoup de juifs le lurent, car le lieu où Jésus fut mis en croix était proche de la ville, et c'était écrit en hébreu, en latin et en grec. Les grands prêtres des juifs dirent à Pilate : "N'écris pas : LE ROI DES JUIFS, mais : Cet homme a dit : Je suis le Roi des juifs." Pilate répondit : "Ce que j'ai écrit, je l'ai écrit."*»

Cette fois, Pilate tient tête. Le gouverneur romain persiste à proclamer publiquement Jésus Roi des juifs ! L'inscription qui devrait ridiculiser les prétentions de Jésus, proclame sa royauté dans les trois langues les plus répandues, donc à la face de tout l'univers. Mais Jésus et Marie doivent le payer cher ! C'est le prix de notre rachat.

DEUXIÈME TABLEAU : La tunique sans couture.

«*Lorsque les soldats eurent crucifié Jésus, ils prirent ses vêtements et firent quatre parts, une part pour chaque soldat, et la tunique.*» (Jn 19,23-24)

Saint Jean pense à la tunique du grand prêtre dans la liturgie mosaïque :

«*Or la tunique était sans couture, tissée d'une pièce à partir du haut ; ils se dirent donc entre eux : "Ne la déchirons pas, mais tirons au sort qui l'aura."*»

La tunique sans couture est symbole d'unité ; mais ce symbole serait sans force si le Christ, prêtre et victime de son propre sacrifice, n'avait consciemment décidé et mérité de donner naissance à la réalité qu'elle signifie : l'Église, une elle-même.

Comment cela ?

TROISIÈME TABLEAU : La naissance de l'Église.

«*Or près de la croix de Jésus se tenaient sa mère et la sœur de sa mère, Marie, femme de Clopas, et Marie de Magdala. Jésus donc voyant sa mère et, se tenant près d'elle, le disciple qu'il aimait, dit à sa mère : "Femme, voici ton fils." Puis il dit au disciple : "Voici ta Mère." Dès cette heure-là, le disciple l'accueillit chez lui.*» (Jn 19,25-27)

«*Dès cette heure-là*» signifie qu'il l'accueille dans son cœur, dans une inhabitation semblable à celle du Père dans le Fils et du Fils dans le Père : le «*fils*» est maintenant «*tout tourné*» vers sa «*Mère*», comme elle est «*toute tournée*» vers lui.

Le mot «*Femme*» employé par Jésus pour s'adresser à sa Mère est le mot par lequel Adam désignait Ève lorsque, saisi d'admiration, il s'écriait : «*Celle-ci sera appelée "Femme" !*» (Gn 2,23) La Vierge Marie est donc la Nouvelle Ève.

Si Jésus avait dit : «*Mère*», il aurait réduit la Vierge Marie à cette fonction providentielle qu'elle a eue en ce monde, de l'enfanter et de l'élever. Mais, sur sa Croix, Jésus sauve le monde, il est comme le Père de tous les hommes, il leur mérite et va leur donner la vie éternelle et la grâce. Et elle ? Que fait-elle ? Elle est sa Coopératrice, elle est Corédemptrice, elle est Comédiatric. Elle est son Épouse spirituelle qui connaît avec lui une union d'esprit «*totale*» car le même Esprit-Saint est en elle et en lui. Parce qu'elle exerce avec lui cette fonction d'illumination mystique et de salut, fonction indivisible de paternité-maternité, il lui appartient d'adopter tous ceux que Jésus est en train d'illuminer et de sauver.

«*Fils, voici votre Mère.*» Cette parole produit dans le cœur de saint Jean un accueil. La Vierge Marie s'installe sur un trône, au centre de son cœur : «*Elle est ma Mère.*»

C'est d'elle qu'il était écrit : «*Sion, chacun lui dit : "Mère !" car en elle chacun est né.*» (Ps 87,5)

QUATRIÈME TABLEAU : La soif du Cœur de Jésus.

«*Après quoi, sachant que désormais tout était achevé pour que l'Écriture fût parfaitement accomplie, Jésus dit : "J'ai soif."*» (Jn 19,28)

L'accomplissement de l'Écriture souligné ici par saint Jean ne vise pas la «*soif*» exprimée par Jésus, mais tout ce qui l'a précédée, depuis les bords du Jourdain : «*Voici l'Agneau de Dieu qui enlève le péché du monde*» (Jn 1,29), jusqu'à ce mont Calvaire : «*Voici votre Mère !*» (Jn 19,27)

Il était dans le dessein éternel de Dieu, consigné dans l'Écriture, que l'humanité fût prise en charge par la Vierge Marie, tandis que le peuple juif s'enfoncerait dans sa rébellion. En la donnant pour Mère à saint Jean, «*pour que l'Écriture fût parfaitement accomplie*» (Jn 19,36), Notre-Seigneur révèle les abîmes de sagesse, de science, d'intelligence du

mystère de Dieu cachés dans ce Cœur Immaculé. Jésus peut partir, il ne laisse pas ses disciples orphelins. Elle enseignera toutes choses à l'Église au moment où celle-ci prendra son essor.

« *Un vase était là, rempli de vinaigre. On mit autour d'une branche d'hysope une éponge imbibée de vinaigre et on l'approcha de sa bouche.* » (Jn 19, 29)

C'est encore pour accomplir l'Écriture : « *Dans ma soif, ils m'ont abreuvé de vinaigre.* » (Ps 69, 22) Mais la "soif" de Jésus, comme sa "faim", est de « *faire la volonté du Père et d'accomplir son œuvre* » (Jn 4, 34). Il a soif de mourir afin de donner l'Esprit.

« *Quand il eut pris le vinaigre, Jésus dit : "C'est achevé."* » C'est fini ! Tout est consommé.

« *Et, inclinant la tête, il remit l'esprit.* » (Jn 19, 30)

Il rendit l'esprit et, au même moment, il donna l'Esprit-Saint, comme le symbolise le flot d'eau vive jailli de son côté transpercé par le coup de lance du centurion. Jésus a achevé son œuvre. L'Esprit-Saint lui succède pour être l'eau vive et la lumière du monde, comme il l'avait promis : « *De son sein couleront des fleuves d'eau vive.* » (Jn 7, 38)

CINQUIÈME TABLEAU : le Sang et l'Eau du Cœur de Jésus.

« *Comme c'était la Préparation, les juifs, pour éviter que les corps restassent sur la croix durant le sabbat, car ce sabbat était un grand jour, demandèrent à Pilate qu'on leur brisât les jambes et qu'on les enlevât.* » (Jn 19, 31)

Le but est de les achever par l'asphyxie qui en résultera, parce qu'ils ne pourront plus prendre appui sur leurs jambes pour se redresser et respirer.

« *Les soldats vinrent donc et brisèrent les jambes du premier, puis de l'autre qui avait été crucifié avec lui. Venus à Jésus, quand ils virent qu'il était déjà mort, ils ne lui brisèrent pas les jambes, mais l'un des soldats, de sa lance, lui perça le côté et il sortit aussitôt du sang et de l'eau.* » (Jn 19, 32-34)

Ébloui de ce qu'il a saisi de son regard d'aigle, Jean témoigne de ce qu'il a vu et il y met une solennité extraordinaire. Car c'est encore l'accomplissement des prophéties : « *Yahweh garde tous ses os, pas un ne sera brisé.* » (Ps 34, 21)

Bien plus, la Loi de Moïse prévoyait qu'on mangerait l'agneau pascal sans lui briser aucun os (Ex 12, 46) parce que cet animal représentait le véritable Agneau de Dieu (Jn 1, 29). Une fois de plus, les juifs, qui avaient demandé à Pilate qu'on brisât les jambes des condamnés, sont frustrés...

« *Celui qui a vu rend témoignage.* » Et il en appelle au témoignage du Maître ressuscité, au moment où il écrit : « *Celui-là sait qu'il dit vrai.* » (Jn 19, 35) Deux mille ans après, nous savons, nous aussi, qu'il dit vrai. Nous le vérifions de manière indubitable sur le Saint Suaire : la silhouette montre

des jambes intactes. Sur la poitrine, on distingue l'empreinte de la plaie ouverte par le fer de lance, de forme ovale, un peu oblique. Une massive coulée de sang a dessiné une tache découpée par des échancrures arrondies et par des espaces clairs qui ne sont pas des "manques" dans l'empreinte, mais des marques laissées par "l'eau" du péricarde.

SIXIÈME TABLEAU : le sommeil de Jésus.

« *Après ces événements, Joseph d'Arimathie, qui était disciple de Jésus, mais en secret par peur des juifs, demanda à Pilate de pouvoir enlever le corps de Jésus. Pilate le permit. Ils vinrent donc et enlevèrent son corps.* » (Jn 19, 38)

Une douce lumière commence à sourdre du récit de saint Jean, comme un prélude à la Résurrection.

« *Nicodème – celui qui précédemment était venu, de nuit, trouver Jésus – vint aussi, apportant un mélange de myrrhe et d'aloès, d'environ cent livres.* » (Jn 19, 39)

Par cette prodigalité, Nicodème, cette fois, fait acte public d'allégeance à Jésus couronné, puis proclamé Roi par Pilate devant les juifs et à la face du monde.

Une semaine auparavant, Marie-Madeleine, « *prenant une livre d'un parfum de nard pur, de grand prix* », avait anticipé la sépulture de Jésus, « *et la maison s'emplit de la senteur du parfum* » (Jn 12, 3). Nicodème en apporte cent fois plus, comme aux funérailles des rois, tel le roi Asa que l'on enterra dans le tombeau qu'il s'était fait creuser dans la cité de David : « *On l'étendit sur un lit tout rempli d'aromates, d'essences et d'onguents préparés.* » (2 Ch 16, 14) C'est ce que saint Jean appelle « *le mode de sépulture en usage chez les juifs* » :

« *Ils prirent donc le corps de Jésus et le lièrent de linges, avec les aromates, selon le mode de sépulture en usage chez les juifs. Or il y avait un jardin au lieu où il avait été crucifié, et, dans ce jardin, un tombeau neuf, dans lequel personne n'avait encore été mis. À cause de la Préparation des juifs, comme le tombeau était proche, c'est là qu'ils déposèrent Jésus.* » (Jn 19, 40-42)

Jésus repose. Pour nous, pour bénéficier des fruits de son sacrifice, il nous faut sonder...

... LE MYSTÈRE

DU CŒUR IMMACULÉ DE MARIE

« *Femme, voici ton fils, fils, voici ta Mère.* » Il en va de Marie comme il était dit de Jérusalem, épouse de Yahweh, qui donnerait naissance à tout un peuple en un seul jour : « *Qui a jamais entendu rien de tel ? Qui a vu rien de pareil ? Enfante-t-on une nation en un jour ? Enfante-t-on une nation tout à la fois ? Qu'à peine en gésine, Sion ait enfanté ses fils ?* » (Is 66, 8)

Tandis que le peuple juif s'enfonce dans sa rébellion et va être maudit, la parole par laquelle Jésus donne Jean pour fils à Marie, accomplit la prophétie : « *Lève les yeux alentour et regarde : tous se ras-*

semblent et viennent à toi. Tes fils arrivent de loin et tes filles sont portées sur les bras.» (Is 60,4) Marie accueille ses enfants. Sa vocation est d'être la mère de tous les peuples : *«Sion, chacun lui dit : Mère ! Car en elle chacun est né.»* (Ps 87,5)

L'Église, libérée du joug des juifs et sortie de la synagogue, est fondée dans le Cœur de Marie transpercé d'un glaive de douleur.

Jésus se désapproprie de sa Mère. Il va la quitter, il va s'arracher à elle, la faire mourir en même temps que lui. Elle doit pourtant rester sur la terre parce qu'elle est la «*Femme*» dans la plénitude, la perfection d'une vocation éternelle et universelle à laquelle Ève a manqué. C'est par Elle que passe tout le trésor de la divine Révélation et la vie éternelle et les mérites des saints de toute l'histoire de l'Église.

Si nous pouvons entrer dans le Cœur Immaculé de Marie et contempler, considérer tous ses sentiments d'amour maternel et nuptial pour Jésus sur la croix, notre cœur se mettra lui-même à l'unisson, comme celui de saint Jean.

Son ardente volonté de pâtir avec Jésus pour le salut du monde est vraiment le sentiment le plus profond de la Vierge Marie quand elle se tient debout au pied de la Croix et contemple le visage de son Fils ; son regard chaviré n'exprime pas le désespoir, ni la colère, ni la haine de ses ennemis, mais l'amour de ces gens qui le clouaient à la croix et l'insultaient au moment où il travaillait à leur rachat et à celui de toute l'humanité. C'est alors que la Vierge Marie est vraiment médiatrice de ce salut. Elle épouse chacune des souffrances effroyables de Jésus comme le prix du salut de l'humanité annoncé par Isaïe : *«S'il offre sa vie en expiation, il verra une postérité, il prolongera ses jours, et ce qui plaît à Yahweh s'accomplira par lui.»* (Is 53, 10)

La dérélition de Jésus est totale. La Vierge Marie fait avec lui un seul être, une seule victime, objet de la même dérélition que son Fils, inséparable de lui. Tellement qu'elle ne songe pas à le consoler, mais à souffrir avec lui. Transportée d'admiration, le Cœur

consumé d'amour pour Jésus qui faisait cela, Elle offrait son Corps transpercé et le Sang versé comme le prêtre offre le Corps et le Sang du Christ au Saint-Sacrifice de la Messe.

Jésus offre ses propres souffrances indissociablement avec celles de sa Mère. C'est le triomphe de l'amour. Elle a voulu ce sacrifice, pour que le monde entier connaisse Jésus et l'aime comme elle l'aimait.

Jésus a voulu que la Vierge Marie soit là auprès de lui, au pied de sa croix. Pourquoi ? Parce qu'il l'aimait tant qu'il voulait que le monde entier l'aime. Jésus contemple du haut de sa croix Marie, sa Mère, saint Jean, Marie-Madeleine et les autres : c'est son Église, et c'est l'Église "totale", c'est toute l'Église. Il va les laisser là au pied de la Croix, tandis que son "souffle" va être donné au monde, que son âme va se jeter dans le sein du Père.

Puis, après le coup de lance du Centurion, son corps est déposé dans les bras de la Vierge Marie. Il est mort, c'est certain.

Sa Mère se rapproche de ce visage, joue contre joue, comme quand il était enfant et qu'il mettait sa petite joue contre celle de sa maman. Maintenant, c'est elle qui serre sa joue

contre celle de son Jésus. Elle lui rend ses devoirs, mais elle sait que ce corps si bon, si doux, ne fait que dormir : il ressuscitera, comme il l'a dit.

Par ses caresses et sa pitié, elle provoque Jésus, pour ainsi dire, à avancer l'heure de sa Résurrection promise pour «*le troisième jour*». Le beau jour de Pâques, son âme reprendra son corps. Il revivra.

Elle attend. Elle a gardé la foi, elle, et elle seule. C'est pourquoi elle sera la première à recevoir sa visite quand il remontera des enfers.

Par obéissance à la volonté du Père, ils ont souffert Passion et Croix, afin de pouvoir nous nourrir, nous enivrer, nous purifier de ce Précieux Sang, pour nous engager à notre tour sur ce dur chemin de Croix qui mène de la terre au Ciel, à la porte du Paradis retrouvé où nous formerons la couronne des enfants de Jésus et Marie pour leur consolation à jamais !



L'ÉVANGILE DE JÉSUS-MARIE (9)

RÉSURRECTION - ASCENSION

JÉSUS est ressuscité, « *selon les Écritures* ». C'est la grande preuve de la vérité historique d'un événement auquel personne n'a assisté, mais qui a eu lieu en accomplissement de prophéties millénaires. C'est pourquoi, aux disciples d'Emmaüs, Jésus administre une grande leçon d'Écriture sainte : « *Commençant par Moïse et parcourant tous les prophètes, Jésus leur interpréta dans toutes les Écritures ce qui le concernait.* » (Lc 24,27)

De retour à Jérusalem, « *ils trouvèrent réunis les Onze et leurs compagnons, qui dirent : "C'est bien vrai ! le Seigneur est ressuscité et il est apparu à Simon !"* » Et aussitôt « *il se tint au milieu d'eux et leur dit : "Paix à vous !" [...] Puis il leur dit : "Telles sont bien les paroles que je vous ai dites quand j'étais encore avec vous : il faut que s'accomplisse tout ce qui est écrit de moi dans la Loi de Moïse, les Prophètes et les Psaumes."* Alors, il leur ouvrit l'esprit à l'intelligence des Écritures, et il leur dit : « *Ainsi est-il écrit que le Christ souffrirait et ressusciterait d'entre les morts le troisième jour, et qu'en son Nom le repentir en vue de la rémission des péchés serait proclamé à toutes les nations, à commencer par Jérusalem. De cela, vous êtes témoins.* » » (Lc 24,33-48)

C'est donc à partir des Écritures que tous les événements de la vie de Jésus dévoilent leur sens. Les paroles de Jésus en sont l'illustration continue, comme dans son "Discours sur le Pain de vie" où il évoque la figure de la manne :

« *"En vérité, en vérité, je vous le dis, non, ce n'est pas Moïse qui vous a donné le pain qui vient du Ciel ; mais c'est mon Père qui vous le donne, le pain qui vient du Ciel, le vrai ; car le pain de Dieu, c'est celui qui descend du Ciel et donne la vie au monde."* »

« *Ils lui dirent alors : "Seigneur, donne-nous toujours ce pain-là."* Jésus leur dit : « *"JE SUIS le pain de vie."* » (Jn 6,32-35)

« *JE SUIS* », en grec, *EGÔ EIMI* évoque le nom divin révélé à Moïse, par lequel Jésus s'identifie à son Père qui l'a envoyé nous donner la vie.

« *Car je suis descendu du Ciel pour faire non pas ma volonté, mais la volonté de Celui qui m'a envoyé. Or, c'est la volonté de Celui qui m'a envoyé que je ne perde rien de tout ce qu'il m'a donné, mais que je le ressuscite au dernier jour. Oui, telle est la volonté de mon Père, que quiconque voit le Fils et croit en lui ait la vie éternelle, et je le ressusciterai au dernier jour.* » (Jn 6,38-40)

Parce qu'il doit mourir pour ressusciter lui-même d'abord, Jésus est aussi identifié à L'AGNEAU par saint Jean-Baptiste : « *Voici l'Agneau de Dieu.* » (Jn 1,37)

Par le sang de l'Agneau, les fils d'Israël ont été préservés de l'ange exterminateur au moment de quitter l'Égypte : le sang de la victime, marquant la porte des maisons des Hébreux, les préserva de la dixième plaie d'Égypte qui décima tous les premiers-nés et obligea Pharaon à laisser partir les Hébreux conduits par Moïse.

En voyant venir vers lui Jésus, « *à Béthanie au-delà du Jourdain où il baptisait* », Jean le Précurseur dit : « *Voici l'agneau de Dieu, qui enlève le péché du monde.* » (Jn 1,29)

En référence au Serviteur dont Isaïe prophétisait que « *Yahweh a fait retomber sur lui nos fautes à tous. Maltraité, il s'humiliait, il n'ouvrait pas la bouche, comme l'agneau qui se laisse mener à l'abattoir... Après les épreuves de son âme, il verra la lumière et sera comblé. Par ses souffrances, mon Serviteur justifiera des multitudes en s'accablant lui-même de leurs fautes.* » (Is 53,6-11)

Plus tard, Jean revoit dans le Ciel « *debout entre le trône des quatre Vivants et les Vieillards* » cet Agneau qui a été immolé pour le salut du monde et devant lequel se prosternent les quatre Vivants et les vingt-quatre Vieillards, « *tenant chacun une harpe et des coupes d'or pleines de parfums, les prières des saints* » (Ap 5,8). Le titre d'Agneau est donné à Jésus une trentaine de fois dans l'Apocalypse. Ainsi, d'un bout à l'autre de la sainte Écriture, la passion et la résurrection du Christ sont « *le grand secret de toutes les prophéties* », selon saint Pierre :

« *Sur ce salut ont porté les investigations et les recherches des prophètes, qui ont prophétisé la grâce à vous destinée. Ils ont cherché à découvrir quel temps et quelles circonstances avait en vue l'Esprit du Christ, qui était en eux, quand il attestait à l'avance les souffrances du Christ et les gloires qui les suivraient.* » (1P 1,10-11)

LE TEMPS DES TÉMOINS OCULAIRES

« *Simon Pierre entra dans le tombeau. Il voit les linges, gisant à terre, ainsi que le suaire qui était sur sa tête ; non pas gisant avec les linges, mais roulé à part, en un seul lieu. Entra aussi l'autre disciple, arrivé le premier au tombeau.* » (Jn 20,6-8)

Le Père Silly commente : « *Jamais on n'a appliqué tant de rigueur à la description d'un fait qu'en cette circonstance-là. Peut-être même cette précision est-elle restée depuis lors inégalée. Qui inférerait de ces versets que les témoins ont eu le dessein de tromper leur monde ? Qui peut dire qu'ils ont été victimes d'une hallucination ? Ils se sont contentés de*

proclamer ce qu'ils ont vu. Le contraste entre l'imensité cosmique de l'événement et la concision des traces qu'il laisse s'explique chez ses témoins par un souci de vérité qui va jusqu'au scrupule.» (*Dictionnaire JÉSUS*, p. 952-953)

Il n'y a pas de témoin de l'événement lui-même : l'âme de Jésus remontant des enfers et reprenant possession de son corps glorifié. Loin de prendre modèle sur la concision remarquable des témoins, le Père Silly « construit » ce qu'il appelle « le témoin idéal », en vrai disciple du Père Xavier Léon-Dufour : « Ce que *prouve* la disposition des linges, c'est que le cadavre (*sic !*) qui se trouvait à l'intérieur s'est volatilisé. » (*ibid.*)

Malheureusement, avec cette théorie du Père Silly, le *fait de la résurrection* perd toute consistance historique, il se « volatilise » lui aussi !

D'abord, il n'y a jamais eu de « cadavre », parce que le corps de Jésus, même séparé de son âme par sa cruelle mort, reste uni à la divinité du Fils de Dieu qui prit cette chair dans le sein de la Vierge Marie. La Vierge Marie, elle, le sait bien. C'est pourquoi elle ne monte pas au tombeau avec les saintes Femmes au matin de Pâques pour ensevelir le Corps de Jésus, sachant qu'il n'a pas besoin d'être embaumé pour échapper à la corruption.

La vérité est que la Résurrection de Jésus ouvre...

... UNE NOUVELLE CRÉATION.

« *Au commencement était le Verbe.* » (Jn 1,1) Il faut entendre, « *au commencement* » du monde « *était* » au sens d'un éternel présent : « *EST le Verbe* » dont l'existence pleine et entière est « *ournée vers Dieu* ». Quelqu'un, distinct de Dieu, mais en tout égal à lui et, pour tout dire : Lui-même, lui aussi, *Dieu*.

Il en est ainsi « *au commencement* », mais aussi maintenant, et toujours, et dans les siècles des siècles ! « *Tout arriva par lui, et rien sans lui ne serait arrivé de tout ce qui arriva.* » (Jn 1,3) On ne peut mieux dire que le monde est RELATIF au Verbe.

Après sa résurrection, omniprésent, il s'y montre à ses créatures quand il veut, où il veut, dans les conditions d'un Corps glorieux, dont les propriétés nous sont inconnues en ce monde !

C'est comme un recommencement de l'incarnation : naguère, trente ans auparavant, l'ange apparut à plusieurs reprises à Joseph pour lui dire de ne pas craindre et lui annoncer la bonne nouvelle de la conception du Sauveur ; ainsi, de même aux saintes Femmes, au jour de sa résurrection. La joie succède à la crainte ici et là. Et la prosternation des mages au temps de sa naissance se renouvelle dans celle des saintes Femmes rencontrant le Sauveur ressuscité et se jetant à ses pieds, Marie-Madeleine la première. Ses tendres effusions nous montrent que la résurrection de Jésus est la preuve et la suite de son Incarnation.

Au matin de Pâques, elle courut au tombeau pour embaumer le corps de Jésus avec les autres saintes Femmes. Celles-ci retournent prévenir les Apôtres que le tombeau est ouvert et vide. Mais elle remonte, elle, le cœur débordant d'amour. Elle ne sait qu'aimer, elle cherche le corps de son Bien-Aimé, un peu comme Thomas demande à mettre ses doigts dans les trous que les clous ont faits dans les mains de Jésus. Mais elle, ce n'est pas par incrédulité, mais par amour. En parfaite et fidéliste amante, elle se sait aimée et destinée à l'union totale. Elle reste auprès de lui, et c'est lui qui ne peut y résister :

« *Marie se tenait près du tombeau, au-dehors, en pleurs. Or, tout en pleurant, elle se pencha vers l'intérieur du tombeau et elle voit deux anges, en vêtements blancs, assis là où avait reposé le corps de Jésus, l'un à la tête et l'autre aux pieds.*

« *— Pourquoi pleures-tu ?* » lui disent-ils.

« *— Parce qu'on a enlevé mon Seigneur, et je ne sais où on l'a mis.* »

« *Ayant dit cela, elle se retourna, et elle voit Jésus qui se tenait là, mais elle ne savait pas que c'était Jésus.*

« *— Femme, pourquoi pleures-tu ? Qui cherches-tu ?* »

« *Le prenant pour le jardinier, elle lui dit : « Seigneur, si c'est toi qui l'as emporté, dis-moi où tu l'as mis, et je l'enlèverai.*

— Marie...

— *Rabbouni !* » (Jn 20,11-16)

Elle se jette à ses pieds et s'en empare, non pas pour vérifier qu'il est ressuscité, mais pour couvrir de baisers les saints stigmates qu'elle découvre glorieux, après avoir contemplé les cruelles plaies des pieds cloués à la croix. Elle veut retenir Jésus tout à elle, mais il la repousse gentiment : « *Cesse de me retenir, car je ne suis pas encore monté vers le Père. Va plutôt trouver mes frères et dis-leur : Je monte vers mon Père et votre Père, vers mon Dieu et votre Dieu.* »

Donc, pour l'heure, il est toujours de ce monde, ici-bas.

Depuis que Jésus a consommé son sacrifice, disant à Marie, sa Mère : « *Voici votre fils* » en désignant Jean, ses disciples ne sont plus seulement des serviteurs, ni même des amis, mais des fils de son Père comme de sa Mère, et donc des « *frères* », fils de Marie et fils de Dieu comme Lui.

Alors, pour mettre un terme aux effusions de Marie-Madeleine et se dégager de ses bras qui, tendrement, le tiennent embrassé, il lui donne une mission. Elle le lâche et y court :

« *Marie de Magdala vient annoncer aux disciples : « J'ai vu le Seigneur. »* » (Jn 20,17-18)

Or « *le soir, ce même jour, le premier de la semaine, et les portes étant closes, là où se trou-*

vaient les disciples, par peur des juifs, Jésus vint et se tient au milieu d'eux, et leur dit : *« Paix à vous ! »* Ayant dit cela, il leur montra ses mains et son côté. » (Jn 20, 19-20)

« Les disciples furent remplis de joie à la vue du Seigneur. » À la vue des glorieux stigmates, c'est la joie de la certitude de la résurrection du Seigneur, qui renoue, après l'épreuve, avec les mystères joyeux des commencements, de la naissance et de l'enfance de Jésus.

« Il leur dit de nouveau : *« Paix à vous ! Comme le Père m'a envoyé, moi aussi je vous envoie »*. » C'est que l'heure est venue de récolter le fruit de son sacrifice rédempteur.

« Ayant dit cela, il souffle sur eux et leur dit : *« Recevez l'Esprit-Saint. Ceux à qui vous remettrez les péchés, ils leur seront remis ; ceux à qui vous les retiendrez, ils leur seront retenus. »* »

Cette parole marque l'accomplissement de celle de saint Jean-Baptiste annonçant que Jésus serait le rédempteur du monde : *« Voici l'Agneau de Dieu, qui enlève le péché du monde. »* (Jn 1, 29) Le Précurseur avait ensuite vu l'Esprit descendre du Ciel comme une colombe, et reposer sur Jésus au jour de son baptême. *« Et moi, j'ai vu et je témoigne que celui-ci est l'Élu de Dieu. »* (Jn 1, 34)

« C'est lui qui baptise dans l'Esprit-Saint », promettait-il. Et l'on peut dire que tout le quatrième Évangile est marqué par cette attente du Saint-Esprit. Mais après la résurrection de Jésus, le souffle de sa bouche de Verbe incarné est porteur de l'Esprit-Saint promis. Il transmet ainsi aux Apôtres le pouvoir qui était le sien et dont il a usé pendant sa vie mortelle, de remettre les péchés et de les « retenir » : pouvoir de juge pour pardonner et pour condamner, et qui donnait à son enseignement toute sa puissance et sa fécondité. Cependant, au cours de sa vie publique il parlait à des sourds, parce que l'Esprit ne leur avait pas encore été donné, Jésus n'ayant pas été glorifié.

C'est à l'incrédulité de Thomas que nous devons la révélation du prix du pardon. Parce qu'il n'était pas présent lors de cette apparition de Jésus. Aussi, lorsque les autres lui dirent : *« Nous avons vu le Seigneur ! »* il leur dit : *« Si je ne vois pas dans ses mains les marques des clous, si je ne mets pas mon doigt dans la marque des clous, et si je ne mets pas ma main dans son côté, je ne croirai pas. »* (Jn 20, 25)

Ainsi, nous apprenons que Jésus a été fixé à la croix par des clous ! Depuis lors, le chrétien puise dans la contemplation du Christ sur sa croix force et vigueur surnaturelle. Avec le couronnement d'épines, la mise en croix de l'Agneau innocent achève de le mettre sur son trône de Christ-Roi, vainqueur de toutes les forces de l'Enfer et transfiguré par la Résurrection, et chef de l'Église.

LE TEMPS DE L'ÉGLISE

Avant de remonter au Ciel auprès de son Père, Jésus mime par avance ce que sera le temps de l'Église, par un retour aux premiers temps de sa vie publique en Galilée.

« Simon Pierre, Thomas, appelé Didyme, Nathanaël, de Cana en Galilée, les fils de Zébédée et deux autres de ses disciples se trouvaient ensemble. Simon Pierre leur dit : *« Je m'en vais pêcher. »* Ils lui dirent : *« Nous venons nous aussi avec toi. »* Ils sortirent, montèrent dans le bateau et, cette nuit-là, ils ne prirent rien.

« Or, le matin venu, Jésus se tint sur le rivage ; pourtant les disciples ne savaient pas que c'était Jésus. Jésus leur dit : *« Les enfants, vous n'avez pas du poisson ? »* Ils lui répondirent : *« Non ! »* Il leur dit : *« Jetez le filet à droite du bateau et vous trouverez. »* Ils le jetèrent donc et ils n'avaient plus la force de le tirer, tant il était plein de poissons. Le disciple que Jésus aimait dit alors à Pierre : *« C'est le Seigneur ! »* À ces mots : *« C'est le Seigneur ! »* Simon Pierre mit son vêtement – car il était nu – et il se jeta à l'eau. » (Jn 21, 2-7)

Jean avait été le premier à discerner le « signe » du Suaire dans le tombeau vide : *« Et il crut. »* Il est encore le premier à saisir le « signe » de la pêche miraculeuse. Mais si Jean est le plus rapide, Pierre conserve la primauté : il entre le premier au tombeau ; il se jette à l'eau pour arriver le premier auprès de Jésus.

« Les autres disciples, qui n'étaient pas loin de la terre, mais environ à deux cents coudées, vinrent avec la barque, traînant le filet de poissons. Une fois descendus à terre ils aperçoivent, disposé là, un feu de braises, avec du poisson dessus, et du pain. »

Ainsi, pendant qu'ils travaillent, Notre-Seigneur leur prépare de la nourriture : il a allumé du feu, mis le pain à cuire et fait griller du poisson... qu'il s'est procuré... où ? Tout ce mystère annonce l'avenir. Tandis que peinent ses Apôtres, Jésus pourvoit, comme un père et une mère, à leurs besoins matériels, mais le pain est surtout la figure de son propre Corps dont il nourrira son Église au long des siècles par le sacrement de l'Eucharistie.

Les premiers chrétiens verront dans le poisson lui-même, déjà à l'honneur lors de la multiplication des pains, un symbole du mystère total de « Jésus-Christ, Fils de Dieu Sauveur », en grec : *Jésus Christos Théou Huios Sôter*, cinq mots dont les initiales forment le mot *ichthys* qui est un mot grec signifiant « poisson ». Grillé sur le feu, c'est la figure du sacrifice par lequel Jésus s'est offert sur la croix en « holocauste », un sacrifice qui, dans la liturgie mosaïque, consistait en une destruction totale de la victime par le feu. Le Saint-Sacrifice de la messe accomplit lui-même cette figure par la transsubstantiation où le pain disparaît complètement pour laisser la place au Corps du Christ, notre nourriture.

« *Jésus leur dit : “Apportez-moi de ces poissons que vous venez de prendre.”* »

Comme si les Apôtres devaient se nourrir du corps de Jésus sacrifié pour eux ainsi que de tous les corps des gros poissons pêchés dans leurs filets qui n'ont pas rompu. « Cela signifie, disait notre Père, que non seulement l'Apôtre, mais Dieu lui-même se nourrit de tous les saints qui viennent s'attacher à ce Corps pour être une seule Hostie, une seule Victime avec Jésus, un seul Cœur avec lui dans leur sacrifice, unis au Christ. C'est la nourriture des Apôtres, et c'est la nourriture de Dieu. »

« *Simon Pierre monta dans le bateau et tira à terre le filet, plein de gros poissons : cent cinquante-trois ; et quoiqu'il y en eût tant, le filet ne se déchira pas. Jésus leur dit : “Venez déjeuner.”* » (Jn 21, 8-12)

C'est à Pierre qu'il appartient de lever le filet hors de l'eau et de le détacher du bateau sans le rompre, ce qui n'alla pas sans peine. Le filet où l'on prend les poissons, et qui ne se rompt pas, symbolise l'Église qui doit demeurer une, si nombreux que soient les fidèles.

En présence de cette apparition inouïe de Jésus dans un Corps glorieux, ils restent sans voix. Ils l'ont reconnu par l'intuition du cœur, au ton de la voix, au maintien... et tout.

Après la leçon donnée à Thomas à Jérusalem, en voilà une nouvelle : Il sera toujours avec ses disciples d'une manière invisible, tout au long des siècles, tandis qu'il demeurera dans la gloire de son Père. Il ne quitte pas d'une semelle son Église en la personne de Pierre devenu pêcheur d'hommes dont le grand nombre et la diversité n'empêchent pas leur unité à la table du Seigneur. Jésus s'occupe des siens, et Pierre est son ministre. Il en est ainsi depuis vingt siècles. Et même si le Seigneur favorise une voyante très aimée de lumière particulière, ou envoie sa propre Mère bien-aimée, pour faire connaître la volonté de bon plaisir de son très chéri Père Céleste, l'obéissance à cette demande passe par Pierre.

JÉSUS ET SON VICAIRE.

« *Quand ils eurent déjeuné, Jésus dit à Simon Pierre : “Simon, fils de Jean, me chéris-tu plus que ceux-ci ?” Il lui répondit : “Oui, Seigneur, tu sais que je t'aime.” Jésus lui dit : “Pais mes agneaux.”* » (Jn 21, 15)

Nous allons voir Pierre réparer son triple reniement par une triple profession de foi et d'amour.

En réponse à la première question de Jésus, il n'ose pas reprendre le verbe « *chéris* » (*agapein*). Sa réponse est dénuée de toute présomption. Mais il en appelle à la science de Jésus : « *Tu le sais.* » Alors qu'il avait largement mis en doute la prescience de Jésus, lorsque celui-ci avait annoncé la dispersion du

troupeau : « *Même si tous succombent, du moins pas moi !* » (Mc 14, 29 ; Mt 26, 33)

« *Il lui dit à nouveau, une deuxième fois : “Simon, fils de Jean, me chéris-tu ?*

– *Oui, Seigneur, lui dit-il, tu sais que je t'aime.*

– *Pais mes brebis.* »

Le Seigneur ne l'invite plus à se comparer aux autres. Mais il confirme sa prééminence de Pasteur suprême, à la place du Christ qui doit remonter vers son Père, et ne sera plus visible, quoique toujours présent. Les Apôtres eux-mêmes rentrent dans le troupeau. En effet, en changeant les « *agneaux* » en « *brebis* », Jésus montre qu'il confie à Pierre tout le troupeau.

« *Il lui dit pour la troisième fois : “Simon, fils de Jean, m'aimes-tu ?” Pierre fut peiné de ce qu'il lui eût dit pour la troisième fois : “M'aimes-tu ?”, et il lui dit : “Seigneur, tu sais tout, tu sais bien que je t'aime !” Jésus lui dit ; “Pais mes brebis.”* » (Jn 21, 16-17)

Cette fois, le verbe « *chéris* » a disparu ! Et à ce troisième coup, Pierre, humilié, efface son triple reniement et est investi de la charge de « *confirmer ses frères* », maintenant qu'il est « *revenu* » de son reniement dont Jésus l'avait prévenu : « *Simon, Simon, voici que Satan vous a réclamés pour vous cribler comme le froment ; mais moi, j'ai prié pour toi afin que ta foi ne défaille pas. Toi donc, quand tu seras revenu, affermis tes frères.* » (Lc 22, 31-32)

Jésus continue : « *En vérité, en vérité, je te le dis, quand tu étais jeune, tu mettais toi-même ta ceinture, et tu allais où tu voulais.* » Impulsif et présomptueux que tu étais !

« *Quand tu auras vieilli, tu étendras les mains, et un autre te ceindra et te mènera où tu ne voudrais pas.* »

Cette fois, Jésus lui-même annonce à Pierre, en termes voilés, qu'il le suivra jusqu'à la mort de la croix, mais dans l'obéissance, et non pas dans l'élan de sa spontanéité naturelle !

« *Il signifiait, en parlant ainsi, le genre de mort par lequel Pierre devait glorifier Dieu. Ayant dit cela, il lui dit : “Suis-moi !”* » (Jn 21, 17-19)

Jésus parle d'expérience. N'avait-il pas « *étendu les mains* » en croix, docilement, sans un geste pour se débattre, et le bourreau ne l'avait-il pas ceinturé pour l'élever en croix, le menant là où la nature ne voudrait pas, comme lui-même l'avait éprouvé au jardin de l'agonie : « *Père, s'il est possible, éloigne de moi ce calice.* » (Lc 22, 42) Mais c'est en buvant ce calice pour obéir à son Père que Jésus sauve le monde, et Pierre à sa suite, et tous les martyrs de l'Église jusqu'à nos jours.

C'est un secret, un mystère que nous rappelle le troisième secret de Fatima.

LE DERNIER REPAS DE JÉSUS AVANT SON ASCENSION

Nous avons vu que les chapitres 13 à 17 de l'Évangile selon saint Jean, qui racontent le dernier repas de Jésus avant sa Passion, contiennent en fait de longs fragments de discours qui ont été en fait prononcés après la résurrection, certainement au cours du dernier repas avant l'Ascension (cf. Ac 1,4). C'est donc maintenant qu'il nous faut les étudier, en constatant qu'ils se comprennent parfaitement dans ce contexte, et en admirant comment Jean a su retenir et transmettre si précisément les entretiens de ce dernier repas. Certainement la Vierge Marie y est-elle pour beaucoup dans cette intelligence et cette tradition fidèle des paroles du Seigneur, qu'Elle conservait avec soin dans son Cœur.

LE CHEMIN DU CIEL.

«*Jésus, sachant que son heure était venue de passer de ce monde vers son Père, ayant aimé les siens qui étaient dans le monde, les aima jusqu'à la fin.*» (Jn 13,1)

Et il dit : «*Maintenant, le Fils de l'homme a été glorifié – par sa Résurrection – et Dieu a été glorifié en lui. Si Dieu a été glorifié en lui, Dieu aussi le glorifiera en lui-même – en le ramenant auprès de Lui, dans son Sein – et c'est tout de suite.*» (Jn 13,31-32)

Nous sommes donc bien dans les derniers instants avant que Jésus ne quitte ses Apôtres pour monter au ciel.

«*Je vous donne un commandement nouveau : aimez-vous les uns les autres. Oui, comme je vous ai aimés, aimez-vous les uns les autres. À ceci, tous vous reconnaîtront pour mes disciples : pour cet amour que vous avez les uns pour les autres.*» (Jn 13,34-35)

Le mot *commandement* est faible par rapport au terme grec *entolè* qui signifie plus largement une "voie", la douce indication de ce qu'il faut faire pour avoir la vie. C'est la condition pour obtenir la plus merveilleuse récompense :

«*Dans la maison de mon Père, il y a de nombreuses demeures ; je vais vous préparer une place. Et quand je serai allé et que je vous aurai préparé une place, à nouveau je viendrai et je vous prendrai près de moi, afin que, là où je suis, vous aussi, vous soyez.*» (Jn 14,1-3)

Le Ciel, *la maison de notre Père*, est donc réellement un lieu, où Jésus se rend et d'où il reviendra, d'où il descend à chacune de nos messes ! Sans pour autant quitter son Père auprès duquel il a un séjour permanent : c'est «*là où JE SUIS*».

«*Et du lieu où je vais, vous savez le chemin.*» Thomas lui dit : «*Seigneur, nous ne savons pas où tu vas. Comment saurions-nous le chemin ?*» Jésus lui

dit : «*Je suis la Voie, la Vérité et la Vie. Nul ne vient au Père que par moi.*» (Jn 14,4-6)

Jésus est *la Voie*, le chemin pour *venir*, revenir à son Père et notre Père.

Il est *la Vérité*, la plénitude de la révélation divine en tout son être, ses Paroles, ses moindres gestes. «*Nul n'a jamais vu Dieu, mais un Dieu Fils unique, lui, l'a révélé.*» (Jn 1,18)

Il est Lui-même cette *Vie*, sans laquelle les hommes meurent depuis le péché originel, et il la communique par le don nuptial de son Corps livré, «*le Pain de Dieu, qui descend du Ciel et qui donne la vie aux hommes*» (Jn 6,33).

"L'IMAGE DU DIEU INVISIBLE".

«*Philippe lui dit : "Seigneur, montre-nous le Père et cela nous suffit." Jésus lui dit : "Voilà si longtemps que je suis avec vous, et tu ne me connais pas, Philippe ? Qui m'a vu a vu le Père. Comment peux-tu dire : Montre-nous le Père ?"*» (Jn 14,8-10)

Notre Père ne cessait de répéter que de telles paroles ne pouvaient jaillir d'une intelligence humaine. Il faut que ce soit le Fils de Dieu qui les ait conçues et prononcées, que son apôtre Jean les ait entendues de ses oreilles, et que le Saint-Esprit l'ait encore assisté pour qu'il s'en souvienne et les transmette exactement.

Qui m'a vu a vu le Père. Cette phrase nous donne à comprendre l'importance de l'humanité de Jésus, Verbe de Dieu incarné dans le sein de la Vierge Marie. Il fallait que ce Corps fasse le lien entre nous, pauvres êtres de chair, et Dieu notre Créateur, qui s'est manifesté avec tant de miséricorde dans l'Ancien Testament, comme un Époux empressé de convertir, racheter et aimer sa créature. Il a maintenant une bouche pour parler et embrasser, des mains pour relever et soigner, un Cœur battant pour nous manifester son Amour, et surtout une Chair pure et vulnérable pour souffrir le châtement de nos péchés, un Précieux Sang à verser pour nous...

«*Ne crois-tu pas que je suis dans le Père et que le Père est en moi ?*»

Mystère de cette amoureuse inhabitation mutuelle qui est la perfection de la relation, et que Jésus vient nous donner en partage dans l'Eucharistie : «*Qui mange ma Chair et boit mon Sang demeure en moi et moi en lui.*» (Jn 6,56)

Cette relation commande toute l'existence ; il n'est pas de meilleure confirmation et illustration de la métaphysique relationnelle de notre Père que l'Évangile selon saint Jean. En effet, si Jésus est Dieu lui-même, consubstantiel à son Père, il n'en demeure pas moins que «*le Père est plus grand que moi, c'est pourquoi, si vous m'aimiez, vous vous réjouiriez de ce que je vais vers le Père*» (Jn 14,28).

Ce n'est pas la comparaison de sa nature humaine à la nature divine de son Père qui place Jésus en situation d'infériorité : c'est sa relation filiale. Un bon fils aime à reconnaître sa dépendance, sa subordination : il doit tout à son Père.

LA VIGNE FÉCONDE.

« *Je suis la vigne véritable, et mon Père est le vigneron.* » (Jn 15,1)

Dans l'Ancien Testament, la vigne du Seigneur, c'est Israël (Is 5,1-7). Et Yahweh Dieu se plaint de la voir ne produire que « *du verjus* » !

Mais Jésus, qui est la voix de son Père, se déclare lui-même la vigne *véritable* qui produit le vin changé en Sang rédempteur par le Saint-Sacrifice de la Croix, réitéré à chaque messe. La parabole est donc polémique, comme était celle du Bon Pasteur (Jn 10), manifestant la déchirure qui sépare la nouvelle Église de l'ancienne Synagogue. Au moment de remonter au Ciel, Jésus voit s'établir la division irrémédiable entre ses disciples et le vieux peuple juif qui va être dispersé après la destruction de son temple, pour n'avoir pas voulu reconnaître son Messie.

« *Tout sarment en moi qui ne porte pas de fruit, il le retranche, et tout sarment qui porte du fruit, il l'émonde, pour qu'il porte encore plus de fruit.* » (Jn 15,2) Jésus parle ici d'expérience, pour avoir enduré le premier cette taille sur la Croix...

Une parole adressée par Lui aux femmes rencontrées sur le chemin du Calvaire, « *qui se frappaient la poitrine et se lamentaient sur lui* », exprime cette allégorie au moment même où Jésus la vivait à la lettre :

« *Filles de Jérusalem, ne pleurez pas sur moi ! pleurez plutôt sur vous et sur vos enfants ! Car voici venir des jours où l'on dira : Heureuses les femmes stériles, les entrailles qui n'ont pas enfanté, et les seins qui n'ont pas nourri ! Alors on se mettra à dire aux montagnes : Tombez sur nous ! Et aux collines : Couvrez-nous ! Car si l'on traite ainsi le bois vert, qu'advient-il du sec ?* » (Lc 23,28-31)

Le bois vert, c'est Jésus : « *la vigne véritable* ». Et les sarments sont ses disciples. « L'échalas est dressé, le cep plein de sève y est lié sans rien briser de sa ramure essentielle. Puis, pour qu'il produise du fruit en abondance, le vigneron va l'émonder, le greffer, l'entailler profondément de cinq plaies d'où coulera le sang vermeil dans la douleur. C'est ainsi que Dieu jette son Fils unique dans la fournaise de la souffrance et de la mort, son Fils qui est sa vigne de prédilection, *Vinea mea electa* ! Et dans la suite des siècles, voilà quel sera aussi le sort des sarments, taillés court, blessés à mort de plaies qui donnent la vie : « *Il fallait que le Christ souffrît pour entrer dans sa gloire, ne le saviez-vous pas ?* »

« *Il fallait ! Il fallait !* » Mot terrible. Un ordre général domine notre destinée et règle toute chose

avec nombre, poids et mesure, même le prix de nos crimes. Révolte, malice, vices de toute sorte sont des injures à Dieu qui pèsent lourd dans ses justes balances. Pour que revienne la paix, il faut que le péché soit réparé, il y faut une rédemption. » (PAGE MYSTIQUE 22, *Si l'on traite ainsi le cep plein de sève.*)

Mais les hommes pécheurs ne sont pas capables de réparer leur péché. C'est un fait d'expérience de toute l'histoire de l'humanité, depuis Adam et Ève. C'est pourquoi le Fils de Dieu s'est fait homme et s'est courbé lui-même sous cette loi selon laquelle il n'y a pas ici-bas de rémission sans effusion de sang, pas d'oblation méritoire sans immolation, et pas de fruit sans enfantement dans la souffrance.

Notre Père glose la parole de Jésus : « Filles de Jérusalem, soyez épouvantées à la vue de ce châtiment qui tombe sur l'innocent, mais admirez quel en est le fruit, c'est par ses plaies que nous serons guéris si nous le voulons. Élevé en croix, le voici lié, torturé, taillé comme une vigne. Mais le salut du monde est sa fleur, sa grappe c'est l'Église et les myriades de grains sont les élus. »

Et le bois mort ?

« Ah ! qu'il est affreux le sort de ceux qui périssent loin de vous et s'en vont souffrir pour l'éternité d'inutiles tourments. Car vous pleurez sur tous, ô Jésus, tous ceux qui se perdent loin de vous : « *Si quelqu'un ne demeure pas uni à moi, le voilà jeté dehors comme le sarment desséché, puis on les ramasse et on les jette au feu et ils brûlent.* » (Jn 15,6)

« Ô Fils de l'homme, hanté par la réalité de l'Enfer et son horreur, vos paroles me révèlent qu'il existe pire que la mort sur la croix, puisqu'il devra tomber dans le feu éternel, sans espoir et sans fruit, celui qui se sépare de vous. Je ne veux plus pleurer sur vous, ô divin Crucifié, tant que je ne me serai pas arraché au péché. Je pleurerai sur moi, je me prendrai en pitié, moi, le bois mort, exposé à pire passion que la vôtre. Mais par grâce, ô Jésus mon Sauveur, accordez-moi en ce monde non la consolation, mais la désolation, non la facilité et les douceurs, mais la douleur et la souffrance, celle du moins que le Père Céleste accorde à ses élus, comme un bois viril et fécond, car à quoi me servirait de souffrir si ce n'est pas avec Vous, pour mon salut et celui de mes frères ? »

COMMUNION RÉPARATRICE.

En 1925, Jésus est revenu actualiser ce même mystère de communion des saints et de souffrance rédemptrice pour sauver le *bois sec* des flammes éternelles. Il est venu, accompagné de sa Sainte Mère, pour s'adresser à Lucie leur confidente dans son couvent des dorothées de Pontevedra.

Elle raconte : « *L'Enfant-Jésus me dit : "Aie compassion du Cœur de ta très Sainte Mère entouré des épines que les hommes ingrats lui enfoncent à tout*

moment, sans qu'il y ait personne pour faire acte de réparation afin de les en retirer.»

« Ensuite, la très Sainte Vierge me dit : « Vois, ma fille, mon Cœur entouré d'épines que les hommes ingrats m'enfoncent à chaque instant par leurs blasphèmes et leurs ingratitude. Toi, du moins, tâche de me consoler et dis que tous ceux qui, pendant cinq mois, le premier samedi, se confesseront, recevront la sainte Communion, réciteront un chapelet, et me tiendront compagnie pendant quinze minutes en méditant sur les quinze mystères du Rosaire, en esprit de réparation, je promets de les assister à l'heure de la mort avec toutes les grâces nécessaires pour le salut de leur âme. » » C'est-à-dire pour échapper à l'Enfer, et aller au Ciel ! Rien de moins...

« Après cette grâce je désirais souffrir tous les martyres pour offrir réparation au Cœur Immaculé de Marie, ma très chère Mère, et lui retirer une à une toutes les épines qui la déchirent, mais je compris que toutes ces épines sont le symbole des nombreux péchés qui se commettent contre son Fils, et se communiquent au Cœur de sa Mère. Oui, parce que par eux beaucoup d'autres de ses fils se perdent éternellement. »

Comme des sarments qui ne portent pas de fruit et que le vigneron retranche... Comment dire plus clairement que le schisme mène en enfer ? Effroyable malédiction, terrible à entendre, propre à nous faire prier et nous sacrifier pour la conversion de la Russie qui passe par celle du pape François !

Impossible ?

« Si vous demeurez en moi et que mes paroles demeurent en vous, demandez ce que vous voudrez, et vous l'aurez. » (Jn 15,7)

Heureuses bénédictions, merveilleuses à entendre ! « Mes paroles » désignent non seulement les discours de Jésus et les miracles de sa vie publique, mais aussi les paroles de la consécration par lesquelles le pain et le vin sont transsubstantiés, changés en Corps et en Sang de Jésus par un prêtre légitime, dans la communion de l'Église catholique romaine. Celui qui demeure dans le Corps mystique de l'Église-Épouse reçoit de lui ce baiser nuptial de l'Eucharistie, par lequel il vient en tous pour être le Pain qui les nourrit, le Vin qui les enivre et les féconde.

OBEDIENTIA IN DILECTIONE.

« Comme le Père m'a aimé, moi aussi je vous ai aimés. » (Jn 15,9)

Notre Père commentait : « Pesez, mes fils, pesez que c'est que cet amour du Père qui va à son Fils éternel, Bien-aimé, son Verbe, sa Parole, son Image éternelle. L'amour qui coule du Père dans le Fils comme un torrent, de Cœur à Cœur, cet amour coule du Cœur sacré de Jésus et de Marie dans nos cœurs. »

« Demeurez dans mon amour. » Cet amour répandu dans les cœurs comme la sève monte dans la vigne,

c'est l'Esprit-Saint dont l'effusion produit la vie et la joie. Comment obtenir un tel Don ?

« Si vous gardez mes commandements, vous demeurerez en mon amour, comme moi j'ai gardé les commandements de mon Père et je demeure en son amour. Je vous dis cela pour que ma joie soit en vous et que votre joie soit complète. »

Telle est la joie chrétienne : joie d'être aimé, et de répondre à cet amour par l'obéissance. Cette alliance faisait déjà l'allégresse de Jean-Baptiste, qui se disait « ravi de joie à la voix de l'Époux » (Jn 3,29).

« Vous êtes mes amis si vous faites ce que je vous commande, et mon commandement le voici : vous aimer les uns les autres comme je vous ai aimés »

C'est-à-dire ?

« Nul n'a plus grand amour que celui qui livre sa vie pour ses amis. » (Jn 15,13-14)

LA HAINE DU MONDE.

« Si le monde vous hait, sachez que moi, il m'a pris en haine avant vous. » (Jn 15,18) Jusqu'à le clouer sur une Croix... « Si vous étiez du monde, le monde aimerait son bien, mais parce que vous n'êtes pas du monde, puisque mon choix vous a tirés du monde, pour cette raison, le monde vous hait. Rappelez-vous la parole que je vous ai dite : le serviteur n'est pas plus grand que son maître. »

Remarquable confirmation de l'hypothèse qui nous a conduits à distinguer les deux discours. Cette parole se trouve en effet au chapitre 13, verset 16, dans le premier discours prononcé quarante jours auparavant, avant la Passion. Les Apôtres ne l'ont pas comprise alors, et tous ont trahi face à la persécution. Mais ici, Jésus leur redit, pour l'avenir :

« S'ils m'ont persécuté, vous aussi ils vous persécuteront ; s'ils ont gardé ma parole, la vôtre aussi ils la garderont. Mais tout cela, ils le feront contre vous, à cause de mon Nom, parce qu'ils ne connaissent pas Celui qui m'a envoyé. »

Les Juifs ont rejeté et tué leur Messie, objet de l'espérance millénaire de leur peuple. Leur endurcissement est tel qu'ils n'auront de cesse de mettre à mort ses disciples, dont la seule existence témoigne de leur perfidie.

« Si je n'étais pas venu et ne leur avais pas parlé, ils n'auraient pas de péché ; mais maintenant, ils n'ont pas d'excuse à leur péché. » (Jn 15,20-22)

Que dire alors de notre génération apostate, de nos Pontifes qui ont voulu rallier l'Église à ce monde persécuteur, en trahissant l'enseignement du Christ et méprisant deux millénaires d'Histoire sainte que Lui-même a conduite ?

L'ESPRIT DE VÉRITÉ.

« Cependant je vous dis la Vérité : c'est votre intérêt que je parte ; car si je ne pars pas, le

Paraclet ne viendra pas vers vous ; mais si je pars, je vous l'enverrai. » (Jn 16,7)

Ce *Paraclet* est l'*Esprit de Vérité*, il est en fait l'*autre Paraclet donné par le Père* (cf. Jn 14, 16-17). Ce mot grec désigne celui qu'on appelle à son secours dans un procès. Jésus et l'*Esprit-Saint* jouent donc l'un et l'autre ce rôle d'assistant, d'avocat, d'intercesseur pour nous pauvres pécheurs. Depuis son Baptême dans le Jourdain, l'*Esprit* demeure en Jésus, et quand il remontera au Ciel, il enverra ce même *Esprit* pour qu'il demeure de la même manière en ses disciples.

Il faut bien noter, en nos temps où règne l'illumination, que l'*Esprit-Saint* s'applique à éclairer, à répandre et faire comprendre la révélation du Christ : « *Il vous enseignera et vous rappellera tout ce que je vous ai dit.* » (Jn 14,26) Il ne produit pas de "surprises", il ne révèle pas de choses nouvelles dans le cœur des masses, fussent-elles "peuple de Dieu"...

« *Le Paraclet, une fois venu, confondra le monde en fait de péché, en fait de justice et en fait de jugement.* » (Jn 16,8)

Il ne s'agit pas d'une condamnation publique et universelle, de Jugement dernier, mais d'avènement du *Paraclet* dans les âmes, pour s'y dresser en procureur contre les méchants et y démontrer que la cause du Christ est juste.

« *De péché, parce qu'ils ne croient pas en moi.* »

Le *péché du monde* est de ne pas croire en Jésus, de refuser la lumière de sa vérité. C'est le crime des juifs perfides de son temps et des chrétiens perfides du nôtre. Mais aujourd'hui comme alors, le *Paraclet* met au cœur de ses fidèles une fermeté d'acier pour dénoncer ce péché d'apostasie et garder une foi inébranlable à Jésus-Christ, seul Sauveur du monde.

« *De justice, parce que je vais vers le Père et que vous ne me verrez plus.* »

La justice de l'Innocent répond au péché des impies, et le Père va la rendre manifeste dans quelques instants en glorifiant son Fils par une Ascension prodigieuse, après l'avoir ressuscité d'entre les morts. Le *Paraclet* gardera inébranlable dans le cœur de ses disciples la conviction du bon droit de Jésus-Christ, de sa sainteté et de sa souveraineté sur le monde entier. Cet *Esprit-Saint* fait aussi sentir leur culpabilité à ceux qui refusent de se soumettre à Jésus, et les appelle à se tourner vers Lui et sa Divine Mère afin d'être sauvés.

« *De jugement, parce que le Prince de ce monde est jugé.* » (Jn 16,11)

Lui, le Diable, est déjà damné, sans retour, et par sa Croix, Jésus l'a jeté dehors (Jn 12,31).

MÉDIATRICE DE LA RÉVÉLATION.

« *J'ai encore beaucoup à vous dire, mais vous ne pouvez le porter à présent. Mais quand il viendra, lui*

l'Esprit de Vérité, il vous introduira dans la Vérité tout entière ; car il ne parlera pas de lui-même, mais ce qu'il entendra, il le dira et il vous dévoilera les choses à venir. » (Jn 16, 12-13)

Le Saint-Esprit n'a pas de bouche pour parler. Comment donc a-t-il accompli sa mission ? Par la médiation des Apôtres, par leur prédication orale, mais aussi écrite, leurs épîtres et l'Apocalypse, qui constituent le Nouveau Testament. Ces écrits témoignent d'une pénétration du mystère de Jésus bien supérieure à celle qu'ils manifestent dans l'Évangile, au cours de sa vie publique.

Mais à eux, comment l'*Esprit-Saint* s'est-il adressé ?

Jean, seul Apôtre demeuré fidèle jusqu'au pied de la Croix, y a reçu la Vierge Marie pour Mère et, « *dès cette heure-là, il l'accueillit chez lui* » (Jn 19, 27), non seulement sous son toit, mais dans son cœur. De plus, nous venons d'entendre Jésus reprocher à Philippe de ne pas le connaître, malgré tant de temps passé ensemble (Jn 14, 10).

La Vierge Marie, Elle, contemple son Fils depuis le jour de sa naissance, Elle médite son mystère révélé dans les Écritures depuis sa plus tendre enfance. Depuis le jour où il lui a dit, au Temple de Jérusalem, « *Ne saviez-vous pas qu'il me faut être chez mon Père ?* » Elle fut avec saint Joseph la première dépositaire du mystère de la relation de ce Fils avec son Père, mystère sans cesse évoqué dans le quatrième Évangile. Tout l'Évangile de saint Jean s'explique évidemment par ce colloque incessant entre la Mère, porte-parole du divin *Paraclet* dont Elle est le Temple (Lc 1, 35), et le fils adoptif. C'est Elle qui a introduit saint Jean dans *la Vérité tout entière*.

On peut alors lui appliquer la suite du discours de Notre-Seigneur : « *Elle me glorifiera, car c'est de mon bien qu'Elle recevra et Elle vous le dévoilera. Tout ce qu'a le Père est à moi. Voilà pourquoi je vous ai dit que c'est de mon bien qu'Elle reçoit et Elle vous le dévoilera.* » (cf. Jn 16, 14-15)

Par Marie, grâce à Elle, l'œuvre de l'*Esprit* n'est pas une simple illumination de l'intelligence : en Elle, il est pour les disciples « *un autre Paraclet* » prolongeant, renouvelant, actualisant et approfondissant dans leur cœur la présence de Jésus et, avec la présence du Fils, celle du Père (Jn 14, 31 et 23). Ainsi ne sont-ils pas *orphelins* (Jn 14, 18) ; étant nés d'en haut (Jn 3, 7), ils sont enfants de Marie.

ACTION DE GRÂCES FILIALE

« *Ainsi parla Jésus, et levant les yeux au ciel, il dit : "Père, l'heure est venue, glorifie ton fils, afin que ton fils te glorifie et que, selon le pouvoir que tu lui as donné sur toute chair, il donne la vie éternelle à tous ceux que tu lui as donnés."* » (Jn 17,1-2)

L'heure est venue du retour au Ciel. Jésus demande

à son Père de faire, avec Lui, en Lui, le dernier miracle qui sera son triomphe aux yeux de ses disciples : l'élever en son Corps dans les airs, jusqu'à ce qu'Il disparaisse à leurs yeux, pour siéger éternellement à Sa droite.

S'il disparaît aux yeux des hommes, Jésus ne les quitte pas, puisque de Là-haut, il donnera la *vie éternelle* à ceux que le Père attire à Lui, comme il l'a mérité par son Sacrifice sur la Croix.

« *Or la vie éternelle c'est qu'ils te connaissent, toi le seul véritable Dieu, et celui que tu as envoyé, Jésus-Christ.* »

La *vie éternelle* n'est pas de la terre, mais elle commence dès ici-bas et s'accomplira par la résurrection des corps : cette *vie* consiste en une *connaissance* pleine d'amour, selon le sens du mot "connaître" en hébreu (Os 2,21-22). Jésus parle de lui-même à la troisième personne et saint Jean, de sa propre inspiration, a ajouté son Nom : *Jésus-Christ*.

« *Je t'ai glorifié sur la terre, en menant à bonne fin l'œuvre que tu m'as donné de faire.* »

Par sa constante obéissance, Jésus a glorifié son Père, il l'a fait aimer par sa Parole, par tout son être et surtout, par son sacrifice, ayant *remis l'esprit*, il a achevé *d'accomplir l'Écriture* (Jn 19,30). Maintenant que, ressuscité, il a affermi la foi des ses Apôtres, il demande à rentrer à la Maison :

« *Et maintenant, Père, glorifie-moi auprès de toi de la gloire que j'avais auprès de toi, avant que le monde fût.* »

C'est comme un enfant qui se jette dans les bras de sa Mère. Il y a un tel élan dans ces paroles.

« *J'ai manifesté ton Nom aux hommes, que tu as tirés du monde pour me les donner. Ils étaient à toi et tu me les as donnés et ils ont gardé ta parole.* » (Jn 17,6)

Mystère de prédestination : c'est Dieu qui donne à ses élus la *vie éternelle*, en commençant par les *tirer du monde*. Il est seulement demandé à ces prédestinés du Père, que Jésus reçoit pour les sauver, de *garder sa parole*, d'entrer dans ce mystère de grâce et de prédestination, pour se confondre en Action de grâces d'avoir été ainsi choisis, dégagés de ce monde pécheur dont le Démon est le Prince.

Et les autres ? Loin de toute objection de la raison orgueilleuse, la seule réponse à cette angoissante question est de partir en mission pour qu'ils puissent recevoir eux aussi la grâce d'être retirés du monde et confiés à Jésus. C'est bien ce que vont faire les Apôtres, sur l'ordre de leur Maître :

« *Allez par le monde entier, proclamer la Bonne nouvelle à toute la création. Celui qui croira et sera baptisé sera sauvé ; celui qui ne croira pas sera condamné.* » (Mc 16,15-16)

FERMETURE AU MONDE.

« *C'est pour eux que je prie ; je ne prie pas pour le monde, mais pour ceux que tu m'as donnés, car ils sont à toi...* » (Jn 17,9)

Le drame du Calvaire divise l'humanité : d'une part l'Église, dont le Cœur est la Vierge compatissante aux souffrances de son Fils, qui donne la vie et l'amour du Rédempteur à ses enfants, et d'autre part l'anti-Église, *le monde*, représenté en ce temps-là par les sanhédrins et les grands prêtres qui ont voulu la mort de Jésus et qui vont persécuter ses disciples. Puisque ces juifs ont refusé le salut qu'il leur apportait, *le monde que Dieu a tant aimé*, qu'il voulait *sauver* (cf. Jn 3,17), n'est plus l'objet de sa bienveillance.

Toute la tendresse du Père et du Fils se reporte sur leurs élus :

« *Car ils sont à toi, et tout ce qui est à moi est à toi, et tout ce qui est à toi est à moi, et je suis glorifié en eux.* » (Jn 17,10)

C'est un langage d'amour qui révèle merveilleusement ce qu'est la relation du Père à son Fils, de don de tout ce qu'IL EST, de tout ce qu'Il a, et en retour, d'offrande reconnaissante du Fils à son Père.

« *Je leur ai donné ta parole et le monde les a haïs, parce qu'ils ne sont pas du monde, comme moi je ne suis pas du monde. Je ne te prie pas de les enlever du monde, mais de les garder du Mauvais.* » (Jn 17,14-15)

Jésus prie pour son Église, et ses paroles nous en révèlent la condition séculaire : elle est dans le monde, mais sans en être, et sans cesse en proie aux assauts du *Mauvais*, Satan, sans que ce combat l'empêche de mener à bien sa mission de salut des âmes.

« *Ils ne sont pas du monde, comme moi je ne suis pas du monde. Sanctifie-les dans la vérité, ta parole est vérité.* » (Jn 17,16-17)

Sanctifier signifie séparer, mettre à part, pour Dieu. Jésus demande à son Père de mettre ses disciples encore davantage à part du monde, mais dans la *Vérité*, qui est la *Parole* de Dieu, qui est Jésus lui-même. Notre Père disait que pour ce dernier repas, le Christ avait de nouveau célébré son Eucharistie, Il demeurait donc en eux, dans le cœur de ses Apôtres, des saintes Femmes et de la Vierge Marie, et c'est par ce moyen qu'ils étaient *sanctifiés*.

« *Comme tu m'as envoyé dans le monde, moi aussi je les ai envoyés dans le monde. Pour eux, je me sanctifie moi-même, afin qu'ils soient, eux aussi, sanctifiés dans la vérité.* » (Jn 17,18-19)

Par son Incarnation, par son labeur de Rédemption, et suprêmement dans son Eucharistie, Jésus s'est *sanctifié*, Il s'est glorifié et a glorifié son Père. Dans un instant, son œuvre terrestre va s'achever par son retour dans le sein de son Père, ultime sanctification

qui annonce et qui a pour but la sanctification de ses disciples, de ses enfants.

CŒUR À CŒUR EUCHARISTIQUE.

« *Je ne prie pas pour eux seulement, mais aussi pour ceux qui, grâce à leur parole, croiront en moi, afin que tous soient un.* » (Jn 17,20-21)

Nous voilà tous inclus dans cette prière de Jésus, nous qui, grâce à la fidélité de l'Église à la tradition apostolique, avons connu la vérité et reçu le baptême. Et la volonté de notre Seigneur et Sauveur, dont Il fait sa prière, c'est que, *tous*, nous soyons un...

« *Je leur ai donné la gloire que tu m'as donnée, pour qu'ils soient un comme nous sommes un : moi en eux et toi en moi, afin qu'ils soient consommés dans l'unité...* » (Jn 17, 22-23)

Cette unité des chrétiens entre eux et avec la Sainte Trinité est le fruit de la Communion eucharistique, où Jésus vient demeurer en nous et nous en Lui, où Il travaille à nous sanctifier, nous *consumer* pour que nous ne fassions qu'un seul Corps unis dans un même Esprit, une Épouse qui lui soit fidèle et aimante, à l'exemple et par la médiation de la Vierge Marie.

« *... et que le monde reconnaisse que tu m'as envoyé et que je les ai aimés comme tu m'as aimé* ».

La charité réelle, qui découle de ce don divin, témoigne aux yeux du monde que l'Église est bien l'œuvre de Jésus, Fils de Dieu incarné, et qu'Il nous a aimés, pauvres pécheurs, avec autant d'amour que son Père l'a aimé, Lui !

Au terme de sa prière, sa demande manifeste encore la grâce sublime qu'il veut nous faire :

« *Père, ceux que tu m'as donnés, je veux que là où je suis, eux aussi soient avec moi, afin qu'ils contemplent ma gloire, que tu m'as donnée parce que tu m'as aimé avant la fondation du monde.*

« *Père juste, le monde ne t'a pas connu.* » C'est la cause de la tristesse de Notre-Seigneur et de sa Sainte Mère, mais pour laquelle ils veulent réparer, consoler notre très chéri Père céleste : « *Mais moi je t'ai connu et ceux-ci ont reconnu que tu m'as envoyé. Je leur ai fait connaître ton Nom – Père – et je le leur ferai connaître, pour que l'Amour dont tu m'as aimé soit en eux et moi en eux.* » (Jn 17,23-26)

L'ASCENSION

Après quoi « *il les emmena jusque vers Béthanie et, levant les mains, il les bénit. Et il arriva, comme il les bénissait, qu'il se sépara d'eux et fut emporté au Ciel. Pour eux, s'étant prosternés devant lui, ils retournèrent à Jérusalem en grande joie, et ils étaient constamment dans le Temple à louer Dieu.* » (Lc 24, 50-54)

Ainsi saint Luc conclut-il son Évangile, en attendant son "deuxième tome", dans lequel il racontera l'histoire de cette Église naissante.

Saint Marc, quant à lui, conclut : « *Or le Seigneur Jésus, après leur avoir parlé, fut enlevé au ciel et il s'assit à la droite de Dieu. Pour eux, ils s'en allèrent prêcher en tout lieu, le Seigneur agissant avec eux et confirmant la Parole par les signes qui l'accompagnaient.* » (Mc 16,19-20) Ainsi qu'il leur avait promis :

« *Tout pouvoir m'a été remis au ciel et sur la terre. Allez donc, de toutes les nations faites des disciples, les baptisant au Nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, et leur apprenant à observer tout ce que je vous ai prescrit. Et voici que je suis avec vous jusqu'à la fin du monde.* » (Mt 28,18-20)

"JE REVIENDRAI VERS VOUS."

Dès la première messe célébrée par les Apôtres, certainement au soir de la Pentecôte, Jésus a accompli sa promesse de demeurer avec ses disciples : Il est redescendu du Ciel réellement, en son Corps, son Sang, son Âme et sa divinité, faisant siennes les apparences du pain et du vin. Dès lors, Il continua sans cesse son labeur de rédemption du monde en réitérant son Sacrifice, de sanctification et d'union des âmes par la Communion, et de prédication de sa Vérité par la bouche de ses Apôtres.

Quel amour peut-il donc susciter tant de bonté, un si aimable dévouement ?

Saint Louis-Marie Grignion de Montfort répond :

« *Jésus ne peut quitter Marie, tant l'amour qui les lie est fort. C'est pourquoi, peu avant sa mort, il établit l'Eucharistie, pour, après son Ascension, être ici-bas sa consolation.* »

Comme au jour de l'Annonciation, cette union de Jésus et de Marie est l'accomplissement parfait de l'union que Dieu veut établir avec sa créature, le modèle des épousailles mystiques pour laquelle Il a fait toute sa création. C'est pourquoi le Cœur Immaculé de Marie est, pour ainsi dire, notre "modèle unique" de communion réparatrice, comme l'expliquait notre Père.

« La Sainte Vierge qui communie, c'est merveilleux, puisque c'est Elle. Sa communion devait lui rappeler mille et mille choses, mille et mille expériences : elle l'a eu dans son sein, dans son chaste sein pendant neuf mois... ensuite, quand il est né, elle l'a eu dans les yeux, elle l'a eu dans les bras donc elle l'a caressé, elle l'a embrassé. Elle voyait le Fils de Dieu dans ce Corps ! et se souvenant qu'elle lui avait donné son lait, qui était devenu le Sang de ce Corps, qu'elle avait vu ce Sang couler sur la Croix, elle y pensait. Aidez-moi, Très Sainte Vierge, à avoir les sentiments d'ardeur que vous aviez, les mêmes sentiments que vous aviez quand vous le teniez dans les bras, et même avant sa naissance, pendant sa vie, sur la Croix, s'élevant au Ciel... Donnez-moi des sentiments semblables aux vôtres. »

(père Bruno de Jésus-Marie.)

MÉDIATRICE UNIVERSELLE

TROIS fois par jour, nous méditons, nous évoquons le mystère de l'ANNONCIATION : *Angelus Domini nuntiavit Mariæ.*

« *L'ange annonça à Marie qu'elle porterait Dieu* », écrit saint Irénée (*ADVERSUS HÆRESES*, 5, 19,1), pour mettre les points sur les "i" contre les gnostiques, en affirmant la naissance « véritable » de Jésus, Fils de Dieu, Dieu lui-même né d'une femme, du nom de Marie. Il n'y aurait pas de *Rédemption* si Jésus n'était pas né de Marie, une femme de notre race, de race humaine.

Jésus n'est pas une sorte d'esprit :

« *Et Verbum caro factum est, et habitavit in nobis.* »

Le Verbe incarné est vraiment homme, sans cesser d'être Dieu.

Le Christ né de la Vierge, de sa chair, est l'Emmanuel, annoncé par le prophète Isaïe, « *Dieu avec nous* ». Donc, l'ange annonça à Marie qu'elle porterait Dieu. C'est pourquoi saint Irénée attachait la plus grande importance à la *virginité perpétuelle de Marie*, c'est-à-dire avant, pendant et après la naissance de Jésus. Par ce privilège d'une virginité perpétuelle, sa *Maternité divine* s'étend ainsi à tous les hommes qu'elle enfante non à la mort, comme Ève, mais au salut, c'est-à-dire à l'innocence retrouvée : *maternité universelle*.

C'est pourquoi la doctrine de Marie Médiatrice, ébauchée par les premiers apologistes, a son *docteur* dans SAINT IRÉNÉE. Il exprime cette doctrine avec une telle clarté, une telle vigueur, que les siècles suivants n'ont pu que l'enrichir. Tout tient à ce parallèle entre « *Adam, tiré de la terre vierge et le Christ né de la Vierge Marie* :

« *Si le premier Adam avait eu lui-même un père autre que Dieu même, on pourrait prétendre que le nouvel Adam a été engendré par Joseph* », explique saint Irénée. « *Mais si le premier Adam a été tiré de la terre et formé par le Verbe de Dieu, il importait que le Verbe lui-même, récapitulant en lui la formation d'Adam, fût formé aussi d'une manière semblable. Mais alors, pourquoi Dieu n'a-t-il pas pris une seconde fois du limon, mais a-t-il voulu former le corps du Christ de Marie ? Pour que la chair qui devait naître d'elle ne fût pas différente de la chair qui devait être sauvée, mais que la chair du Christ fût la chair reprise en conservant la ressemblance d'origine* » (*ADVERSUS HÆRESES*, 3,2-3), et donc qu'il fut né d'une femme.

Ainsi la conception virginale du Christ est le principe de la régénération du genre humain tout

entier : « *Comment l'homme sera-t-il délivré de la génération de mort, s'il ne passe pas à une nouvelle génération donnée par Dieu de façon merveilleuse et surprenante en signe de salut, à une régénération qui procède d'une Vierge par la foi ?* »

Comme Jésus le disait à Nicodème : cette régénération est « *in Deum* », elle vaut au pécheur de rentrer dans le sein de Dieu et de s'y purifier par la pureté de « *celui qui est pur, ouvrant purement un sein [de femme] qui régénère les hommes en Dieu* » et qui est le sein de la Vierge Marie.

Ce texte est si fort que certains ont voulu l'appliquer à l'Église. En vérité, il concerne la Vierge Marie et c'est par sa « *médiation* », *par la médiation de la Vierge Marie* qu'on ose l'appliquer à l'Église où s'opère sacramentellement la régénération, par le baptême et les sacrements de la « *réconciliation* » et du banquet eucharistique.

Mais alors, la Vierge Marie passe avant l'Église ?

Bien sûr ! Parce qu'elle est *d'avant*, et parce qu'elle est *plus* !

Saint Louis-Marie Grignion de Montfort, saint Maximilien-Marie Kolbe, notre Père à leur suite, nous ont enseigné que dans le Cœur de Dieu, Père, Fils et Saint-Esprit, la personne chérie entre toutes, tellement que c'est pour Elle que toutes les autres créatures ont été appelées à l'existence, c'est cette femme, cette Vierge Marie qui a vécu à Nazareth, qui a enfanté Jésus, qui était au pied de la croix, compatissante, mourant de compassion, son Cœur transpercé d'un glaive de douleur, pour participer à son agonie. C'est Elle que *le Père du Ciel* aime comme une fille unique, c'est elle que *le Verbe de Dieu* a dans la pensée, dans le regard, dans le cœur, de toute éternité comme son tout. Comme sa Mère, mais aussi comme sa créature qu'il sauve par son Sang, comme son Époux. C'est elle que *le Saint-Esprit* a choisie comme sa colombe, son sanctuaire.

L'Église est l'image de la Vierge Marie.

Si nous aimons beaucoup la Sainte Vierge, nous voulons qu'Elle nous prenne dans ses bras ; elle est, à elle seule, un Ciel avec ses bras, avec son Cœur battant, bien vivant, avec la douceur, la tendresse d'une mère universelle.

Elle est au Ciel. Mais pour nous qui sommes sur la terre, il y a les bras de l'Église qui nous accueille. L'Église lui ressemble. Notre

Père prenait l'exemple des pauvres petits soldats, engagés dans la première guerre du Golfe, loin de la Vierge Marie, à *moins de bien dire son chapelet et d'avoir la dévotion à la Vierge*. Si, par hasard, ils sont trois ou quatre et qu'ils s'entendent pour se retrouver le soir dans cet horrible désert musulman, et qu'ils disent ensemble le chapelet, alors la chaleur qu'ils vont se donner les uns aux autres, la chaleur humaine de cette rencontre, ce sera la chaleur du sein maternel de la Vierge Marie. Cette communauté, cette congrégation, comme un troupeau qui se rassemble, sera empreinte de la douceur de la Vierge Marie, de la force de la Vierge Marie pour chacun d'entre eux. Par la médiation de votre prière et de votre sacrifice, nous disait notre Père, à nous les Petits frères et Petites sœurs du Sacré-Cœur.

C'est par là que nous sommes en toute vérité moines et moniales missionnaires, en toute circonstance.

Car, pour nous autres, la communauté est déjà le sein maternel de la Vierge Marie, c'est-à-dire que le bonheur que nous goûtons à nous retrouver après une séparation ; l'accord qui règne entre nous, c'est véritablement le refuge du sein maternel de l'Église. C'est un bien, un trésor, un réconfort, une consolation pour nous parce qu'il ressemble au sein maternel de la Vierge Marie. Notre communauté en est comme la reproduction, l'image. Particulièrement par vous, mes chères sœurs.

Au pied de la croix se tenait la Vierge Marie, et se tenait un pauvre Apôtre qui se sentait très orphelin dans la vie puisqu'il était le bien-aimé du Seigneur, et que le Seigneur était en train de mourir sur la croix. Saint Jean était un homme fort... oui, tant que Jésus était là. Mais en perdant Jésus, il perd tout.

LE SANG ET L'EAU DU SALUT.

Cependant, Jésus en mourant, *remet l'Esprit*, ayant mérité, par sa mort salvatrice, de nous donner son Esprit divin. L'Église ne vit que par l'Esprit-Saint dont la Vierge est la colombe et le sanctuaire, bref : la Médiatrice.

En effet, Jean raconte comment le soldat transperce d'un coup de lance le côté de Jésus, qui laisse échapper du sang et de l'eau. D'abord du sang, parce que Jésus a d'abord fait le sacrifice qui a mérité cette eau surabondante. C'est le temps de l'Église qui commence. Cette eau, c'est l'eau baptismale, l'eau vivifiante, l'eau purifiante, porteuse de l'Esprit-Saint.

Les mystiques ont appelé longtemps cette eau « *aqua rosacea* », une eau rosée. Cette eau est réel-

lement mélangée au Sang du Christ, de telle manière qu'elle est porteuse des mérites de la Passion, elle est fécondée par le Sang du Christ.

Que le symbole soit conjugal, qu'il soit nuptial, c'est absolument indubitable, car nous savons maintenant que nous sommes venus à la vie par la semence du Christ et par l'eau féconde du sein maternel de l'Église. Dès lors, toutes les œuvres de la création sont les figures de ce grand mystère que Jésus, même mort, nous donne encore de tout notre destin d'enfants de Marie. Après le mystère de l'Incarnation du Verbe dans le sein de la Vierge Marie, et celui de la Rédemption auquel Marie s'associe en s'offrant en victime au glaive d'Amour miséricordieux de son Amour divin, en offrant son Cœur Immaculé à être transpercé par Jésus, l'unique et souverain Prêtre au moment où il s'offrait lui-même pour l'humanité, la Vierge Marie fut remplie de l'Esprit-Saint comme d'une semence divine qui allait lui faire concevoir cette même humanité nouvelle en son sein maternel.

Jésus a donc tenu sa promesse : « *Je ne vous laisserai pas orphelins.* » Près de Jésus est sa compagne d'éternité qui l'a engendré, qui compatit et qui demeurera en union intime avec son Fils. Elle est forte. Jésus se tourne vers sa Mère : « *Femme, voici votre fils.* » Cette « *Femme* » n'est pas l'Église, c'est la Vierge Marie. C'est cette femme, cette personne humaine, immaculée, suprêmement aimée, remplie de l'Esprit-Saint, qui est l'objet de l'amour du Père et du Fils, véritablement plongée dans le brasier d'amour, de sagesse, de force, de dévotion de la Sainte Trinité.

Jean représente tous les hommes, tous les hommes faibles qui se tiennent au pied de la Croix et qui cherchent dans la vie un soutien, une consolation puisque Jésus est maintenant monté aux Cieux, et qu'ils se sentent seuls. La Vierge Marie aussi est finalement montée aux Cieux et il reste sur la terre ce qui lui ressemble le plus : la communauté, la communion de charité que forme l'Église.

Jésus aime l'Église.

Jésus aime la Vierge Marie.

Il aime l'Église du fait que l'Église est la Vierge répandue et communiquée par ses filles, moniales missionnaires, vouées à établir dans le monde le règne de son Cœur Immaculé qui ne fait qu'un avec le Cœur Sacré de son Fils. N'est-ce pas là une merveilleuse vocation ! Que saint Charles de Foucauld soit notre modèle en l'accomplissement de cette vocation de « frères universels », à l'école de notre Père fondateur, frère Georges de Jésus-Marie !

Frère Bruno de Jésus-Marie.

13 juillet 1917 : troisième apparition

LE CHAGRIN DE NOTRE-DAME

LUCIE avait décidé qu'elle n'irait pas au rendez-vous donné par Notre-Dame à la Cova da Iria, parce que M. le Curé avait dit que c'était peut-être le démon. François et Jacinthe avaient répondu à Lucie : « Comment peux-tu penser que c'est le démon ! On dit qu'il est très laid. Cette Dame est si belle ! »

Et puis on dit aussi que le démon est sous la terre. « N'as-tu pas vu Notre-Dame et Dieu dans cette lumière si grande. »

Eh bien ! le 13 juillet, Notre-Dame va répondre elle-même à Monsieur le Curé en montrant le démon aux enfants.



Le 13 juillet 1917, après la terrifiante vision de l'Enfer, les visages des voyants expriment l'horreur.

Et d'abord, le matin du vendredi 13 juillet, « quand approcha l'heure à laquelle je devais partir, rapporte Lucie, je me sentis soudainement poussée à y aller par une force étrange à laquelle il m'était très difficile de résister. Je me mis alors en chemin et je passai par la maison de mon oncle pour voir si Jacinthe était encore là. Je la trouvai dans sa chambre avec son frère François, à genoux au pied du lit et pleurant.

- *Vous n'y allez pas ?*” demandai-je.
- *Sans toi, nous n'osons pas y aller. Allons, viens !*
- *Eh bien ! j'y vais*”, leur répondis-je.

« Alors, le visage joyeux, ils partirent avec moi. »

Ils étaient si pressés de revoir Notre-Dame qu'ils se dirigèrent vers la Cova da Iria à toute vitesse, presque en courant. Ceux qui les accompagnaient les suppliaient d'aller moins vite.

À la Cova da Iria, ils trouvèrent une foule d'environ quatre mille personnes. La chaleur était torride, et l'on se protégeait du soleil avec des parapluies. « Lucie, un peu en avant, récitait le chapelet, raconte Manuel Marto, et tous répondaient à haute voix. Le chapelet terminé, Lucie se leva si rapidement qu'elle ne sembla pas agir d'elle-même. Elle se leva du côté du levant et s'écria : “*Fermez les parapluies ! Fermez les parapluies ! Notre-Dame arrive !*” »

L'Apparition posa directement son regard sur ses trois confidents, particulièrement sur Lucie qui se trouva ravie, comme en extase. Alors Jacinthe intervint : « *Allons Lucie, parle ! Ne vois-tu pas qu'elle est déjà là et qu'elle veut te parler ?* »

Soudain, les voyants furent saisis d'effroi. « Lucie manifesta une vive émotion, rapporte Ti Marto. Elle devint livide, et nous l'entendîmes crier : “*Aïe, Notre-Dame ! Aïe, Notre-Dame !*” »

Que s'était-il passé ?

Lucie avait demandé :

« *Que veut de moi Votre Grâce ?* »

– *Je veux que vous veniez ici le 13 du mois qui vient, que vous continuiez à réciter le chapelet tous les jours en l'honneur de Notre-Dame du Rosaire, pour obtenir la paix du monde et la fin de la guerre, parce qu'elle seule pourra vous secourir.*

– *Je voudrais vous demander de nous dire qui Vous êtes, et de faire un miracle afin que tous croient que Votre Grâce nous apparaît.*

– *Continuez à venir ici tous les mois. En octobre, je dirai qui je suis, ce que je veux, et je ferai un miracle que tous verront pour croire.* »

Comme Lucie lui demandait plusieurs conversions et guérisons, Notre-Dame lui répondit qu'il était nécessaire de réciter le chapelet afin d'obtenir ces grâces dans l'année.

« Ensuite, écrit la voyante, afin de ranimer ma ferveur refroidie, Notre-Dame nous dit :

– *Sacrifiez-vous pour les pécheurs, et dites souvent à Jésus, spécialement lorsque vous ferez un sacrifice :*

“*Ô JÉSUS, C'EST POUR VOTRE AMOUR, POUR LA CONVERSION DES PÉCHEURS, ET EN RÉPARATION DES PÉCHÉS COMMIS CONTRE LE CŒUR IMMACULÉ DE MARIE.*”

« En disant ces dernières paroles, elle ouvrit de nouveau les mains, comme les deux derniers mois. Le reflet de la lumière parut pénétrer la terre et nous vîmes comme un océan de feu. Plongés dans ce feu nous voyions les démons et les âmes des damnés.

« Celles-ci étaient comme des braises transparentes, noires ou bronzées, ayant formes humaines. Elles flottaient dans cet incendie, soulevées par les flammes qui sortaient d'elles-mêmes, avec des nuages de fumée. Elles retombaient de tous côtés, comme les étincelles dans les grands incendies, sans poids ni équilibre, au milieu des cris et des gémissements de douleur et de désespoir qui horrifiaient et faisaient trembler de frayeur. C'est à la vue de ce spectacle que j'ai dû pousser ce cri : “*Aïe !*” que l'on dit avoir entendu de moi. Les démons se distinguaient des âmes des damnés par des formes horribles et répugnantes d'animaux effrayants et inconnus, mais transparents comme de noirs charbons embrasés.

« Ce que je dis ici de cette vision, ajoute sœur Lucie, n'en donne qu'une faible idée. »

Elle précisera au Père Umberto Pasquale : « Ce qui m'est resté le plus gravé dans l'esprit et le cœur, ce fut la tristesse de cette Dame lorsqu'elle nous montra l'enfer ! Si la vision de l'enfer avait duré un instant de plus, nous serions morts de peur et d'épouvante. Cependant, une chose m'a encore plus impressionnée, ce fut l'expression douloureuse du regard de Notre-Dame ! Si je vivais mille ans, je la conserverais toujours gravée dans mon cœur. »

François avait déjà remarqué, retenu, compris cette tristesse de Dieu. Dès les apparitions de mai et juin. Et il disait à Lucie pour la convaincre de venir au rendez-vous promis du 13 juillet : « Dieu est déjà si triste à cause de tant de péchés ! Si maintenant tu ne viens pas, il sera encore plus triste ! »

Bienheureux François ! La tristesse de Dieu fut en effet sa part, son chemin de perfection, ce qui impressionna le plus son âme si pure et si sensible dans la vision de Dieu et de sa lumière, le 13 mai. Sa courte vie ne connut d'autre ambition que de « *consoler Dieu Notre-Seigneur si triste à cause de tant de péchés* », c'est le testament qu'il laissa à Lucie, et ce serait son Ciel, il le voulait.

C'est l'héritage qu'il laisse à ceux qui veulent embrasser la dévotion au Cœur Immaculé de Marie.

Frère Bruno de Jésus-Marie.



SOUVENEZ-VOUS MARIE

CHACUN 13 du mois, en célébrant les apparitions de Notre-Dame de Fatima, nos cœurs s'envolent vers le Portugal, "Terre de Sainte Marie", qui toujours gardera le dogme de la foi. Ce 13 juillet, nous commémorons plus spécialement l'irruption stupéfiante de la Russie dans la géopolitique de la Sainte Vierge, « *la plus grande politologue du vingtième siècle* », selon notre Père. Enfin, tandis qu'à la maison Saint-Joseph comme dans nos ermitages, en France et au Canada, nous formions nos processions derrière le brancard de Notre-Dame et chantions nos cantiques, nous savourions un avant-goût du pèlerinage que nous ferons l'an prochain à Pontevedra, en Espagne, en l'honneur du centenaire de la révélation de la dévotion réparatrice des cinq premiers samedi du mois, aujourd'hui méprisée.

Le Portugal, l'Espagne et la Russie, trois nations privilégiées du Ciel, donc. Le 29 août 1931, sœur Lucie écrivait d'ailleurs à Mgr da Silva : « Comme je demandais à Dieu la conversion de la Russie, de l'Espagne et du Portugal, il me sembla que sa divine Majesté me dit : *"Tu me consoles beaucoup en me demandant la conversion de ces pauvres nations. Demande-la aussi à ma Mère, en lui disant souvent : Doux Cœur de Marie, soyez le salut de la Russie, de l'Espagne et du Portugal, de l'Europe et du monde entier.*

« *Et, d'autres fois : Par votre pure et Immaculée Conception, ô Marie, obtenez-moi la conversion de la Russie, de l'Espagne et du Portugal, de l'Europe et du monde entier.* » »

Et la France ? Aucune mention d'elle dans le message de Fatima. Or nous la voyons se défaire sous nos yeux. Est-elle visée par l'avertissement terrifiant de Notre-Dame : « *Plusieurs nations seront anéanties* » ? Et encore : « *À la fin, les rigueurs de ma justice tomberont plus sévèrement sur ceux qui veulent détruire mon règne dans les âmes.* »

CAMP DE LA PHALANGE : "LA FRANCE DE MARIE"

Pour répondre à cette angoisse insupportable, frère Bruno a décidé de consacrer notre camp-retraite, du 16 au 26 août, à l'étude de l'orthodromie mariale, c'est-à-dire du dessein de la Vierge Marie sur notre patrie, dévoilé et mis en œuvre tout au long de deux mille ans d'histoire. Nous n'aurons qu'à prolonger les recherches de notre Père, notamment lors des mémorables journées bretonnes de 1984, à Josselin, où il avait prêché sur "LA FRANCE, ROYAUME DE MARIE".

Les dons de Dieu sont sans repentance. Le riche passé d'où nous venons, chef d'œuvre de la grâce par tant de saints, de rois et la foule des humbles fidèles, éclaire nos épreuves présentes et donne sa forme à l'avenir que nous faisons. Nous rappellerons à notre Souveraine ses bienfaits innombrables pour provoquer sa miséricorde, hâter son intervention secourable.

Au cours du printemps, nos frères ont arpenté la France pour préparer de beaux reportages sur certains de nos plus chers sanctuaires, qui agrémenteront les cratères. Ce sont autant de citadelles de la foi jalonnant la France : Chartres, Rocamadour, Pellevoisin, L'Île-Bouchard... Ils ont aussi suivi les traces du jeune Georges de Nantes, dont nous célébrons le centenaire, avec pour feuille de route le premier tome des *MÉMOIRES ET RÉCITS*. Au vingtième siècle, alors que notre orthodromie mariale se perd dans le désert de l'apostasie, sa vocation fut d'en retrouver les traces, la direction, l'élan, pour nous entraîner vers le triomphe du Cœur Immaculé de Marie. Toulon et Brest, Glux et Chônas, Le Puy, Pradelles, la Catho de Lyon et les forêts du Vercors : autant de lieux où son âme fut formée par ses parents et ses maîtres, où il reçut les premières grâces et les intuitions originelles qui devaient éclairer toute sa carrière de chevalier servant de l'Immaculée et de docteur mystique de la foi catholique.

Dans la galerie des portraits de notre histoire de sainte et douce France, le plus brillamment éclairé cet été sera celui de Saint Louis. L'oratorio de frère Henry nous introduira dans l'âme de ce souverain qui fut au treizième siècle l'image du Bon Pasteur, un nouveau rédempteur souffrant aussi, et le Lieutenant du Christ-Roi, triplement couronné de lys, d'épines et de la gloire des saints. Il y a plusieurs manières de se prémunir du virus de la démocratie. La plus plaisante n'est-elle pas de s'enthousiasmer, de chanter le plus prestigieux et le plus saint de tous les rois de la terre ?

CAMP CHARLES DE FOUCAULD

Du 19 au 31 juillet, les camps d'adolescents les engageront déjà dans cette orthodromie mariale.

À LA MAISON SAINT-BRUNO.

À Fons, où la rigueur de la canicule et l'âpreté des monts d'Ardèche interdisent les grandes promenades en vélo, les frères privilégient les randonnées à pied dans des panoramas superbes. Ils feront découvrir à leurs jeunes la bienheureuse mère Marie-Agnès de Jésus, fille de sainte Catherine de Sienne et de saint Dominique et donc de la Très Sainte Vierge, sa "payse" au Puy, où elle naquit en 1602. Dès l'âge

de neuf ans, mue par une voix intérieure, elle s'était vouée à Notre-Dame en qualité d'esclave. En vue de quelle œuvre ? Devenue religieuse, Notre-Seigneur et sa divine Mère lui firent soutenir par ses prières, ses souffrances et finalement ses conseils Monsieur Olier, afin qu'il mène à bien l'entreprise certainement la plus utile de la Contre-Réforme catholique au dix-septième siècle : la création de séminaires.

Grande nouveauté à Fons cette année : les équipes du camp pourront profiter de la nouvelle maison Bienheureuse-Maria et de sa grande salle.

À LA MAISON SAINT-LOUIS-MARIE.

C'est elle qui accueillera le plus gros contingent de jeunes, avec pour mission spéciale de travailler déjà l'oratorio, en vue de le jouer une première fois à la fin du camp, lors de la visite de frère Bruno. Mais surtout, à grands coups de pédales, ils s'élanceront sur la grand-route de l'orthodromie mariale en faisant pèlerinage au plus illustre de tous les étudiants passés dans le séminaire de Monsieur Olier, à Saint-Sulpice, au plus ardent propagateur du saint esclavage et de la vraie dévotion à la Sainte Vierge : saint Louis-Marie Grignon de Montfort, prophète des derniers temps et du règne de Marie.

« C'est par la Très Sainte Vierge Marie que Jésus-Christ est venu au monde, et c'est aussi par Elle qu'Il doit régner dans le monde. »

Les jeunes CRC répondront-ils aux appels véhéments du saint dans sa *PRIÈRE EMBRASÉE* ? Il réclamait à Dieu *« de vrais serviteurs de la Sainte Vierge qui, comme autant de saint Dominique, aillent partout, le flambeau luisant et brûlant du Saint Évangile dans la bouche et le saint Rosaire à la main, aboyer comme des chiens, brûler comme des feux et éclairer les ténèbres du monde comme des soleils, et qui, par le moyen d'une vraie dévotion à Marie (...) écrasent partout où ils iront la tête de l'ancien serpent, afin que la malédiction que vous lui avez donnée soit entièrement accomplie. »*

À Magé aussi, nos frères ont poussé les travaux avec acharnement pour que tout l'ermitage soit hors d'eau, hors courants d'air, hors poussière avant les camps. Lorsqu'ils auront achevé les aménagements intérieurs, il leur restera à construire une grande chapelle – une abbatale ! – à mi-chemin entre la maison Saint-Louis-Marie et la maison Bienheureuse-Maria-Louise, en l'honneur de Notre-Dame de la Sagesse. En attendant, c'est encore un grand chapiteau qui leur tient lieu d'oratoire.

À LA MAISON SAINT-BENOÎT.

À Frébourg, les frères ont suspendu le chantier d'agrandissement de la maison Benoîte-Rencurel pour la durée des camps-vélos. Là-bas, la mobilisation des troupes pour le combat des derniers temps sera plus suave, non par les accents enflammés d'un prophète, mais à la voix douce d'une petite carmélite, de la plus grande sainte des temps modernes, de la miniature de l'Immaculée : sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus de la Sainte Face. Tandis que les équipes pédaleront sur les routes du Perche, frère Benoît devra leur indiquer sa "petite voie" qu'elle brûlait de faire connaître au monde, le raccourci sûr qui mène au Ciel à travers la grande apostasie, à l'abri de toutes les embûches du Malin.

« Ô Jésus, je te supplie d'abaisser ton regard divin sur un grand nombre de petites âmes... Je te supplie de choisir une légion de petites âmes dignes de ton AMOUR ! »

CAMP NOTRE-DAME DES ENFANTS

Tandis que nous imprimons ces pages, le camp des petits s'achève dans nos trois ermitages, bien encadré par nos frères, nos sœurs et les dévoués parents de famille qui prennent en charge les équipes d'enfants. La semaine est courte, il ne faut donc pas perdre de temps. Dès les premiers jours, tous les effectifs sont confessés, grâce à la présence des aumôniers que la Providence nous a généreusement envoyés cette année. La voie bien dégagée pour que la grâce porte ses fruits, il s'agit ensuite d'inculquer aux enfants convictions et dévotions : par les oreilles et par la bouche, par les mains et par les jambes ! Par l'écoute des instructions qui se succèdent chaque jour et par la récitation des nombreuses prières quotidiennes ; par les ateliers et bricolages qui se rapportent tous à nos amours : fabrication de chapelets, de médallions, de livrets de prières et mille autres ouvrages de pierre, de plâtre, de bois ou de carton, que les enfants rapportent chez eux comme autant de trophées ; par les pèlerinages, enfin, dont les fruits croissent en proportion de la lassitude des mollets !

Le sommet du camp fut la procession en l'honneur de Notre-Dame de Fatima, le 12 juillet au soir. Gageons que ces foules d'enfants exhalant leur amour pour leur Mère chérie ont ranimé le souvenir de notre France infidèle dans son Cœur Immaculé, œuvrant bien plus efficacement pour son salut que toutes les agitations électorales du mois dernier !

(frère Guy de la Miséricorde.